

ADIEU AUX ILLUSIONS

VLADIMIR POZNER

ADIEU AUX ILLUSIONS

Une vie entre la Russie et l'Amérique

*Traduit du russe par
Anne-Marie Tatsis-Botton*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Titre original : *Prochtchanie s illiouziami*

© Pozner V.V., 2012
pour l'édition originale

© 2015, Les Éditions Noir sur Blanc,
CH-1003 Lausanne, pour la traduction française

ISBN : 978-2-88250-376-3

À mes parents :
Géraldine Lutten
Vladimir Alexandrovitch Pozner

*Like a bird on the wire,
Like a drunk in a midnight choir
I have tried in my way to be free¹.*

LEONARD COHEN

« *At least I tried².* »

1. Comme un oiseau sur un fil télégraphique / Comme un poivrot qui chante dans la nuit / J'ai essayé à ma façon d'être libre. (*Sauf mention spéciale, toutes les notes sont de la traductrice.*)

2. « Au moins, j'ai essayé. » (Randle Patrick McMurphy, dans le film *Vol au-dessus d'un nid de coucou.*)

EN GUISE DE PRÉFACE

19 novembre 2008

C'était en 1987 ou 1988. J'avais rencontré Brian Kahn, le fils d'Albert Kahn – un journaliste, écrivain et homme politique connu que fréquentait mon père lorsqu'il vivait en Amérique et travaillait à la Metro Goldwyn Mayer. Kahn père était communiste, fervent partisan de l'URSS, et son fils Brian avait séjourné une ou deux fois dans le célèbre camp de pionniers Artek. Au temps du maccarthysme, Albert Kahn figura sur les listes noires et perdit son travail. Ses opinions et ses expériences ne purent qu'influencer Brian ; il ne devint pas communiste, mais il était de gauche et professait des idées libérales. Il revenait de temps en temps dans le pays qui pour lui, au début, avait incarné les espoirs de l'humanité ; mais même ensuite, la déception venue (soit dit en passant, c'est arrivé à une multitude de gens qui, comme lui, y avaient cru), il n'a jamais perdu le contact avec l'Union soviétique.

Si ma mémoire ne me trompe pas, nous nous sommes connus à Moscou grâce au festival mondial de cinéma où il a présenté son documentaire sur le sauvetage d'une espèce menacée (la grue de Sibérie) – une collaboration américano-soviétique. Bref, nous avons fait connaissance, nous avons commencé à parler et à un moment donné Brian m'a dit qu'il faudrait que j'écrive un livre sur ma vie. J'ai répondu que je n'avais pas le temps, alors il m'a proposé de venir m'interroger deux

ou trois heures chez moi, tous les jours, et d'enregistrer mes réponses ; ensuite il déchiffrerait le tout et le diviserait en chapitres. J'ai accepté, mais à une condition : je ne parlerai que du côté officiel de ma vie et pas de ma vie privée. Brianregistra une quarantaine de cassettes et repartit chez lui, au Montana ; deux ou trois mois après il me renvoya le texte divisé en chapitres. Je le lus en diagonale, dis à Brian qu'il pouvait chercher un éditeur et n'y pensai plus.

Trois mois plus tard, Brian me téléphona :

– Vladimir, j'ai montré le manuscrit à un grand éditeur, un ami de mon père ; il a dit que c'était très intéressant mais que pas un seul éditeur ne voudra le publier en l'état, sans aucune information sur toi, sur ta vie privée – tu comprends ?

– Bon, j'y réfléchirai.

J'ai jeté tout ce que Brian m'avait envoyé et je me suis mis à tout réécrire. Cela m'a pris dans les deux ans ; puis j'ai envoyé le manuscrit à Fred Hill, un agent littéraire que je connaissais. Il le lut et me téléphona pour me dire qu'il avait aimé le livre et qu'il me téléphonerait quand il aurait trouvé un éditeur.

Deux mois après il m'annonça :

– J'ai fait quelque chose que les agents littéraires font rarement : j'ai envoyé ton livre aux sept plus grands éditeurs d'Amérique.

– Et alors ?

– Eh bien, tous les sept ont refusé – les uns immédiatement, les autres un peu plus tard, mais ils ont refusé.

Je me rappelle qu'à ces mots, j'ai ressenti deux émotions en même temps : la déception et le soulagement.

– Alors, c'est fichu ?

– Non. Ça veut dire que ton livre sera un best-seller.

– ?

– Je sais ce que je dis. Sois patient.

Je ne savais que penser, mais peu après Fred m'annonça une bonne nouvelle : les éditions The Atlantic Monthly Press avaient acheté les droits et étaient prêtes à me verser cent mille dollars. La somme me fit un choc. Ma rédactrice en chef devait être une certaine Ann Godoff (si The Atlantic Monthly Press ne figure pas au rang des plus grandes maisons d'édition, je savais qu'elle jouissait d'une très bonne réputation dans les cercles littéraires ; ce que je ne savais pas, c'est qu'Ann

Godoff était – et est toujours – considérée comme un des rédacteurs en chef les plus compétents et les plus puissants dans le domaine littéraire aux USA. Elle est actuellement à la tête des éditions Penguin Books).

Le livre sortit en 1990 et, à la stupéfaction de tous (sauf de Fred Hill), il figura bientôt dans la très prestigieuse liste des best-sellers du *New York Times* et s'y maintint douze semaines d'affilée.

Comme vous l'avez sûrement deviné, j'avais écrit en anglais. Mon raisonnement était le suivant : puisque ma vie avait commencé en anglais, j'en parlerai en anglais, et ensuite je me traduirai moi-même en russe.

Mais j'avais sué sang et eau pour écrire ce livre. Il m'avait complètement épuisé et, l'ayant enfin fini, je ne pouvais même pas envisager d'entreprendre sa variante russe. Je me disais : « Je vais attendre un peu, et quand je serai reposé je me mettrai à la traduction. » Je n'ai jamais laissé tomber cette idée. Beaucoup de gens me conseillaient de donner mon livre à traduire, mais c'était impossible : c'était trop personnel, je dirai même que son contenu était trop intime pour que je le confie à quelqu'un d'autre. Les années passaient. J'ai plusieurs fois essayé de m'y mettre, mais je lâchais le travail sans l'avoir vraiment commencé. Et puis, au bout de dix-huit ans, je suis quand même arrivé à mettre le point final. J'ai laissé reposer ma traduction un certain temps, puis, avec le sentiment du devoir accompli, je me suis mis à relire la variante russe... et j'ai été horrifié : j'ai compris qu'elle ne pouvait pas être publiée en l'état. Il s'était passé tant de choses dans ma vie pendant ces dix-huit ans, tant de choses avaient changé dans mon regard sur le monde, tant de choses qui me semblaient justes alors ne me le semblaient plus aujourd'hui... Que faire ? J'aurais pu bien sûr « actualiser » le texte, l'arranger un peu – et alors mes lecteurs auraient été stupéfaits de voir à quel point j'étais clairvoyant, il y a dix-huit ans...

J'ai décidé de laisser le livre tel qu'il était, mais d'assortir chacun des chapitres de commentaires qui refléteraient mes opinions actuelles et feraient faire, en quelque sorte, des allers et retours dans le temps.

Ce que ça a donné, et est-ce que ça a donné quelque chose, je n'en sais rien. Mais ceux qui essaient d'exprimer leurs pensées avec des mots et de les coucher sur le papier ne le savent jamais d'avance.

MON AMÉRIQUE

Je me souviens parfaitement de cet après-midi de mon enfance. J'étais dans la maison de campagne d'amis de ma mère, en train de jouer dans le grenier : je tirais sur la ficelle attachée à un petit bateau en bois. En fait, je voulais l'enlever, mais le nœud résistait – et pourtant j'essayais de toutes mes forces. Je me dis bientôt que c'était la faute du bateau. Je le jetai par terre, lui donnai des coups de pied. J'étais hors de moi, enragé. Et alors maman entra.

– Tu pourrais peut-être descendre ? suggéra-t-elle. Il y a en bas un monsieur qui sait très bien défaire les nœuds.

Je descendis et vis un homme assis sur le divan. Peut-être est-ce un jeu de mon imagination, mais je me rappelle très bien ses yeux, verts avec des reflets dorés, qui me regardaient d'un air moqueur. Je n'y fis d'ailleurs pas vraiment attention. Je m'approchai de lui, le saluai et lui demandai de m'aider à défaire le nœud. Il me dit :

– Bon, je vais essayer.

Il prit le petit bateau et se mit au travail. Je le regardai avec beaucoup d'attention, et, je ne sais pas pourquoi, je fus frappé par un petit renflement qu'il avait sur l'annulaire de la main gauche. Il n'eut aucun mal à dénouer la ficelle (ce qui me donna l'impression d'être un gros maladroit) et me rendit le bateau. Je le remerciai. Alors maman dit :

– C'est ton papa.

Il était venu en Amérique pour nous ramener en France. J'avais cinq ans.

Autant que je me souviens, cette rencontre ne m'a pas fait grande impression. L'absence de mon père ne paraît pas non plus m'avoir beaucoup gêné durant les cinq premières années de ma vie. Avant je n'avais pas de papa, maintenant il était là, voilà tout. Quand je me reporte en pensée à ce jour lointain, je n'éprouve aucune émotion – ni chair de poule, ni froid au creux de l'estomac, rien qui me parle et réveille un sentiment endormi.

Et pourtant ce jour-là avait décidé de mon destin. Si papa n'était pas venu, ma vie aurait pris un tout autre cours.



Au jardin d'enfants à Paris. J'ai cinq ans.

*

Ma mère, Géraldine Niboyet Dubois Lutten, était française. Son frère, ses trois sœurs et elle naquirent dans une famille noble ;

Napoléon lui-même avait conféré, pour ses bons et loyaux services, le titre de baron à un de ses ancêtres. Ce titre nobiliaire était alors devenu un événement considérable, une part intégrante des légendes et des gloses familiales. Je ne le compris vraiment qu'en 1980, quand un cousin de ma mère nous invita à dîner, ma femme et moi, dans sa maison parisienne. Nous fûmes introduits dans une pièce où l'on nous présenta le portrait de « l'arrière-arrière-arrière-arrière-grand-père » et la lettre patente du titre de baron accrochée à côté dans un cadre doré – avec autant de solennité et de vénération que s'il s'était agi du Saint Graal.

Ma mère considérait le titre de baron avec ironie et elle était beaucoup plus fière d'une autre ancêtre, celle qui fut la première grande suffragette de France, Eugénie Niboyet. Quand en 1982 fut mise en vente une boîte d'allumettes avec, sur l'étiquette, son portrait et une citation tirée de son ouvrage de 1882, *La Voix des femmes*, cela provoqua chez maman un véritable sentiment d'enthousiasme.



Raoul Dubois, presque certainement
mon grand-père.

L'histoire de notre famille satisfaisait la vanité de certains de ses membres aussi bien que le tempérament engagé des autres (dans ce sens il y en avait pour tous les goûts), mais une chose lui manquait de façon criante : l'argent. Alors ma

grand-mère, une femme à la beauté remarquable, qui avait reçu une très bonne instruction mais aucun héritage de la part de ses parents et était deux fois veuve à moins de trente-cinq ans, fut obligée de gagner sa vie et celle de ses cinq enfants. Elle eut les activités les plus diverses : depuis la gestion d'un château destiné à recevoir de riches touristes en France jusqu'à l'enseignement des bonnes manières et du français à des gosses de riches au Pérou. Jusqu'à la fin de sa vie maman se rappela son voyage vers Lima à travers les Andes : elle était secouée dans un panier fixé sur le dos d'un âne et son regard plongeait dans des précipices sans fond. C'est peut-être alors (elle avait quatre ans) qu'elle a commencé à souffrir de vertige ; elle n'a jamais pu s'en débarrasser.



Ma grand-mère maternelle Eugénie Niboyet
et son premier mari Daniel Lytten.

Trimballés de pays en pays, les enfants ne recevaient qu'une éducation superficielle, et leur mère finit par les placer dans des internats. Maman se retrouva dans un couvent catholique en Écosse, à Dumfries. À la fin de ses études

elle revint à Paris où elle trouva du travail comme monteuse dans la filiale française de la société de production cinématographique américaine Paramount. Peu après, elle rencontra mon père.

C'est peu de dire que la situation familiale de mon père était différente de la sienne. En fait, il n'y avait rien de commun. Les ancêtres de mon père, des Juifs¹ d'Espagne, avaient fui l'Inquisition au quinzième siècle et ne s'étaient arrêtés qu'à Poznań où ils s'étaient fixés – d'où ce nom, Pozner. Quelques siècles plus tard, quand la Pologne devint une part de l'Empire russe, un Pozner plus entreprenant que les autres arriva à la conclusion que, dans un État centralisé, il était plus avantageux de vivre au centre, c'est-à-dire à Saint-Pétersbourg. Il y alla donc. Pour autant que je le sache, un de ses descendants non moins entreprenant comprit qu'en Russie il valait mieux être russe et orthodoxe que juif, alors il se convertit, donnant ainsi à cette branche du clan le privilège de se considérer comme russe et, ce qui est plus essentiel, de se libérer de la discrimination contre les Juifs, traditionnelle en Russie.

*

Cela s'est peut-être passé ainsi – et peut-être pas. Quelques années après la sortie de mon livre, je bavardais avec la sœur aînée de mon père, Elena Vilga (son nom de femme mariée). Elle essayait passionnément de me prouver qu'il n'y avait pas de convertis dans la famille. Liolia (comme l'appelaient ses proches) était une parfaite athée, comme tous les membres de la famille ; pourtant, quittant New York pour Florence à la fin des années soixante, elle devint un membre actif de la paroisse russe orthodoxe de l'endroit, tout en continuant à nier l'existence de dieu (je l'écris avec une minuscule, puisque je suis athée). Liolia, à la différence de sa sœur cadette Victoria et de mon père, n'avait jamais eu honte d'être juive, mais elle ignorait totalement toutes les règles de conduite que doit suivre un Juif religieux. Quand, deux ans avant

1. Pour Vladimir Pozner, qui n'est pas croyant, le mot « Juif » se rapporte au peuple et non à la confession religieuse. En Russie soviétique ou post-soviétique, c'est une nationalité à l'instar de Tadjik ou d'Arménien ; cette mention figure au « point 5 » des papiers d'identité. C'est pourquoi, par souci de cohérence, nous écrivons toujours ici le substantif « Juif » avec une majuscule, même quand le contexte indique qu'il s'agit de croyants de confession juive.

sa mort, elle tomba gravement malade, on voulut la mettre dans une clinique juive (les soins y sont gratuits et de très bon niveau), mais pour cela il fallait produire des attestations confirmant qu'elle était juive. Il n'en existait aucune, bien entendu. Il fallut donner un petit pot-de-vin à un rabbin de New York qui confirma par écrit que Liolia, ayant habité New York de 1925 à 1962, fréquentait régulièrement la synagogue et observait les fêtes. Elle fut admise à l'hôpital et y mourut. Elle est enterrée à Florence dans le cimetière juif.



Papa en costume marin
avec ses deux sœurs Liolia et Toto.
Saint-Pétersbourg, 1916.

Victoria, dite Toto, niait aussi la présence de convertis dans la famille. Mais mon grand-père l'était, c'est du moins ce que son fils, mon père, affirmait. Par ailleurs, la grand-mère maternelle de mon père est née à Kronstadt, ce qui n'entre dans aucun cadre : Kronstadt était une base de la marine militaire et les Juifs y étaient interdits de séjour. Par la suite, elle eut un magasin de photos sur la perspective Nevski (au 66), et on lui doit une grande partie des photographies qui illustrent ce livre.

Et encore : ces deux tantes, Elena et Victoria, ont été immortalisées par Kornëï Tchoukovski dans son conte pour enfants Le Crocodile : ce sont les petites Lioliocha et Totocha. Je peux donc me vanter d'être le neveu de deux tantes célèbres.

Qui a raison, je n'en sais rien, mais je ne comprends pas comment mon grand-père Alexandre Pozner, étant juif, a pu étudier à Saint-Pétersbourg dans un prestigieux établissement supérieur (l'Institut d'ingénieurs des ponts et chaussées), puis être fonctionnaire du tsar. Malheureusement, je n'ai plus à qui demander : tous ceux qui auraient pu faire la lumière sur cette histoire sont morts, et quand ils étaient vivants cela ne m'intéressait guère. Comme c'est étrange ! Quand nous avons encore nos parents et nos proches nous nous intéressons peu à leur vie, à leur passé. Inconsciemment nous pensons qu'ils seront toujours là. Ou bien, dans notre orgueil, nous avons l'impression de tout savoir, de tout avoir sous la main... Et après... Et après c'est trop tard, trop tard, trop tard.



Mon arrière-grand-mère Maria Perl avec mon père et mes deux tantes. Je ne connais pas les dames qui sont derrière nous. Saint-Pétersbourg.

En un mot, mon père a grandi au sein de l'intelligentsia russe, un milieu où la tolérance, la largeur de vues et les discussions enflammées à tout propos faisaient partie du « menu » quotidien, au même titre que la *kacha*¹ du petit déjeuner. Quand la révolution de février 1917 amena l'abdication du tsar, puis quand survint, en novembre, le coup d'État bolchevique, les Pozner applaudirent des deux mains – comme la majorité des intellectuels russes.

Mon père et deux de ses sœurs ont fait leurs études secondaires dans un des meilleurs établissements de la capitale, le lycée Tenichev, sans être soumis au numerus clausus de cinq pour cent appliqué aux Juifs. Leur propre père, mon grand-père, n'y avait pas été soumis non plus : il était diplômé de l'Institut d'ingénieurs des ponts et chaussées, interdit aux Juifs. Plus tard Nicolas II lui-même l'envoya aux USA avec deux missions : acheter des armes pour la Russie et étudier la construction des ponts. Il me semble que mes ancêtres du côté paternel étaient ravis d'être débarrassés de leur judaïsme. Mon père n'a jamais participé en quoi que ce soit au monde juif. Il parlait couramment plusieurs langues mais ne connaissait pas le yiddish, sans parler de l'hébreu. Ni lui ni ses sœurs n'ont jamais montré le moindre intérêt pour la culture ou l'histoire juives. Les Pozner étaient athées (je suppose que la démarche du premier converti de la lignée n'avait rien à voir avec des motifs religieux), ce qui d'ailleurs ne les empêchait nullement de teindre des œufs et de faire des *koulitchs* pour Pâques, ni de se régaler de *gefilte fish* et autres plats typiquement juifs à Pessah. Cette propension à célébrer extérieurement les fêtes religieuses sans se soucier de leur contenu me semble un trait typique de l'intelligentsia russe. Les Soviétiques fêtaient Pâques avec enthousiasme : selon le calendrier grégorien en vigueur dans le monde entier, mais aussi selon le calendrier julien observé par l'Église orthodoxe russe – sans parler de la Pâque juive. Je n'ai rien rencontré de semblable ailleurs. Cela concerne aussi Noël, qu'on fête et le 25 décembre, et le 7 janvier.

1. Bouillie de sarrasin.

Bien sûr, dans un pays athée, ces fêtes religieuses ne sont pas officielles, mais la plupart des gens qui festoient ces jours-là ne sont pas très croyants non plus. D'autre part, le Nouvel An est officiellement fêté en URSS le 31 décembre... ce qui n'empêche pas la population de célébrer également le « vieux Nouvel An » le 13 janvier.

*

Depuis, rien n'a beaucoup changé : les habitants de la Russie sont toujours prêts à fêter n'importe quoi, pourvu qu'il y ait à boire et à manger. Pourtant il y a un changement capital : le rôle de l'Église orthodoxe russe et la place qu'on lui donne à présent.

Sous Eltsine, déjà, l'Église orthodoxe a commencé à être toujours plus visible : ses hiérarques sont apparus de plus en plus souvent sur les écrans de télévision, le chef du gouvernement et les autres hauts fonctionnaires se sont mis à fréquenter ouvertement le patriarche et autres dignitaires. L'Église orthodoxe s'est rapidement adaptée à la nouvelle Russie, par exemple aux conditions du marché (féroces, il faut le dire). Elle a su obtenir des privilèges, en particulier dans le commerce des spiritueux et du tabac, pour lequel elle est dispensée d'impôts. Je suis toujours frappé par l'amoralité de l'Église et des gens d'Église, par l'inadéquation choquante entre les paroles et les actes (cela ne concerne pas seulement l'Église orthodoxe). Les prêches enflammés contre le tabac et l'alcool (dangereux pour le corps et pour l'âme) n'empêchent en rien les hiérarques de s'adonner activement au commerce florissant, pour ne pas dire éhonté, de ces sources de « péché ». Je préfère les francs salauds, qui ne font pas de sermons et ne croient en rien, à ces tartuffes. Au moins, dans le premier cas, on sait à qui on a affaire.

L'« illumination » soudaine des fonctionnaires d'État de tout grade, du haut en bas de l'échelle, leur retour précipité au sein de l'orthodoxie ne font pas qu'étonner, ils provoquent des sentiments de gêne et de dégoût. Tous ces ex-« camarades » qui agitaient leurs cartes du Parti et juraient de donner leur vie pour l'édification du communisme sont devenus en une heure non seulement des « messieurs », mais des chrétiens orthodoxes. La promptitude et la facilité de cette métamorphose sont inconcevables. Napoléon avait bien sûr raison quand il disait qu'il n'y a qu'un pas de la tragédie à la farce : à la tête de l'Église orthodoxe, revêtu des ornements sacerdotaux des patriarches, se trouve un

homme étroitement lié au KGB¹. Ce n'est un secret pour personne que sous le régime soviétique les dignitaires étaient nommés par le Conseil aux affaires de l'Église près le Conseil des ministres de l'URSS, qui en définitive n'était qu'une des nombreuses filiales de ce même KGB.

On se rappelle que pendant la Grande guerre patriotique² Staline a redonné vie à l'Église orthodoxe en mettant un terme aux persécutions contre elle et les croyants. Le calcul était évident : l'Église devait jouer son rôle de rassembleur patriotique contre un ennemi mortellement dangereux. Je pense qu'Eltsine – et plus encore Poutine – a vu dans l'Église orthodoxe la seule force capable de rassembler la société russe déchirée par les conflits et les contradictions. Ils ont peut-être raison.

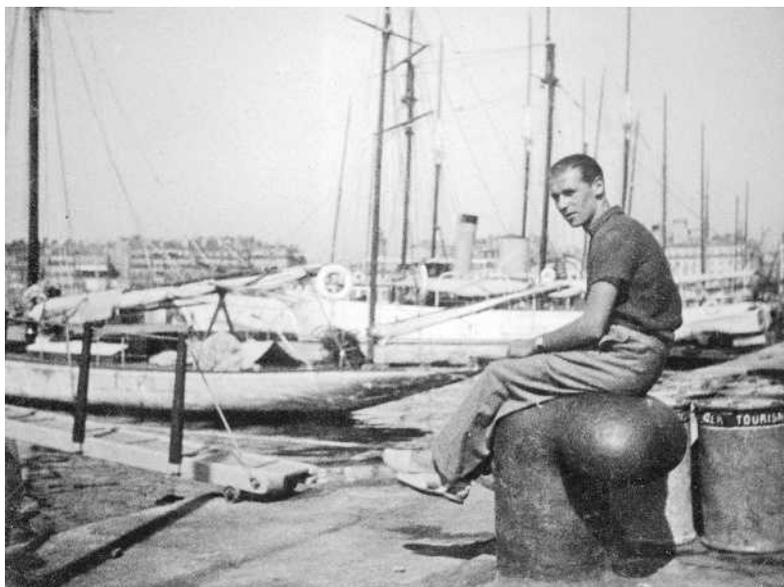
Mais l'exhibitionnisme de tous ceux qui portent ostensiblement une croix autour du cou, l'invasion de la télévision par la thématique religieuse et les prêcheurs barbus, l'introduction presque forcée de la « culture orthodoxe » comme matière enseignée dans les écoles d'État, tout cela me dégoûte.

J'ai pourtant une attitude tolérante envers la religion, je comprends parfaitement qu'il s'agit d'un système de pensée, une vision du monde. Mais je suis implacablement hostile à l'Église. Elle me rappelle surtout le Comité central du parti communiste avec son Secrétaire général (patriarche ou pape), son Politburo (les métropolitains ou les cardinaux), etc.

J'ai écrit ce livre à la fin des années quatre-vingt, quand la perestroïka était encore porteuse d'espoir, quand l'Église orthodoxe se faisait toute petite. Mais à mesure que la démocratie reflueait (et à mon point de vue elle a commencé à refluer peu de temps après la consolidation d'Eltsine au pouvoir), la visibilité de l'Église orthodoxe ne cessait de croître. En principe, rien d'étonnant à cela : il est difficile de trouver une institution moins démocratique que l'Église. J'ose même dire que la montée de l'influence de l'Église est le signe du déclin toujours plus grand de la démocratie en Russie ; au contraire, la limitation de l'influence de l'Église témoignerait de l'essor de la démocratie. On peut dire que la Russie n'a pas eu de chance que le prince Vladimir ait choisi la version orthodoxe du christianisme : c'est la plus obscurantiste, intolérante, fermée, c'est elle qui plus que les autres tente de démontrer à l'homme qu'il n'est rien.

1. *Komitet gossoudarstvennoï bezopasnosti*, soit Comité pour la Sécurité de l'État.

2. La Deuxième Guerre mondiale.



Papa. Marseille, 1930 (?).

Un fait curieux : si l'on prend toutes les nations européennes et qu'on les classe selon la branche du christianisme qui y prédomine, on voit que le niveau de vie le plus élevé et les institutions les plus démocratiques se rencontrent dans les États où l'Église a le moins d'influence, c'est-à-dire dans les pays protestants ; ils sont suivis par les pays catholiques, et, au dernier rang, par les pays orthodoxes. Pensez-vous que ce soit un hasard ?

Sous le régime soviétique, il était dangereux d'afficher sa foi religieuse. Aujourd'hui, dans la Russie « démocratique », l'athéisme n'est pas le bienvenu. Les hauts gradés du régime, à commencer par le président et le Premier ministre, se signent ostensiblement et baisent la main du patriarche à la vue de tous. Sous Kirill, le nouveau patriarche, l'Église est encore plus agressive dans son désir de « piloter » l'éducation en Russie, d'être la Vérité ultime dans toutes les questions concernant les médias, l'art, la culture, la médecine, la façon de vivre et, quand c'est possible, les relations internationales. Elle essaie même de faire la loi dans le domaine de la mode, disant en particulier aux femmes comment elles doivent s'habiller.

*

Mon père avait dix ans quand éclata la révolution. Ces journées enivrantes s'imprimèrent pour toujours dans sa mémoire, avec leurs promesses de fraternité, de liberté et d'égalité, avec le Christ de Blok couronné de roses blanches menant la marche des révolutionnaires¹, avec ses marins de la Baltique en cabans noirs et pantalons à pattes d'éléphant, leurs bérets enfoncés jusqu'aux sourcils, leurs cartouchières croisées sur la poitrine ; les marins marchaient, marquant le pas, ils partaient arrêter les forces du général blanc Ioudenitch qui menaçaient le rouge Petrograd. Ces images et tout ce qu'elles évoquaient ont eu une grande influence sur mon père, sur sa formation, et je suis sûr que ces impressions d'enfance sont restées dans son cœur jusqu'à la fin de sa vie. Il n'était pas sentimental, au contraire, il contrôlait toujours ses émotions. Je ne l'ai vu pleurer que trois fois : en 1940, alors que nous fuyions la France occupée et qu'il a dit adieu, sans doute pour toujours, à sa sœur cadette tendrement aimée ; en 1968, quand il fut témoin de l'anéantissement du Studio Cinématographique Expérimental Créatif qu'il avait fondé et qui était l'œuvre de sa vie ; et une autre fois, peu de temps avant sa mort, quand il me parla de son enfance et de ce lointain souvenir – les marins de la flotte révolutionnaire de la Baltique qui défilaient en chantant cette chanson de marche dont les paroles m'étaient obscures : « Nous avons pour femmes / Nos canons chargés ». En voyant des larmes couler sur ses joues, j'eus peur et je lui demandai ce qu'il avait. Mon père me répondit que cette chanson lui rappelait son enfance, le Petrograd de 1918, ces moujiks qui ne connaissaient vraiment que leurs canons et n'avaient fait que guerroyer sans fin : sur les fronts de la Première Guerre mondiale, sur les barricades de la révolution, pendant la guerre civile, ces hommes qui n'avaient pas eu le temps de tomber amoureux, de se marier, d'avoir des enfants, ces hommes qui chantaient cette chanson avec une espèce d'humour rageur, se moquant d'eux-mêmes, de ces canonniers qui en tirant leur coup n'engendraient que mort et destruction ; cette chanson lui avait percé le cœur en 1918 et la blessure ne s'était pas refermée.

1. Allusion au poème d'Alexandre Blok, *Les Douze* (1918).

En 1922, la famille Pozner émigra, quitta la Russie soviétique.

À cette époque, la guerre civile était finie et il était clair que les bolcheviks étaient là pour longtemps. On voyait bien aussi que la révolution n'était pas l'incarnation de tous les rêves de ceux qui l'avaient au début accueillie avec enthousiasme – dont mon grand-père. Alors les Pozner, comme des centaines et des centaines de milliers d'autres, firent partie du flot des émigrants qui s'arrêtèrent à Berlin. Mon père y resta trois ans, fut témoin de la séparation de ses parents et du départ de son père pour Kaunas, en Lituanie, puis il déménagea avec sa mère et ses deux sœurs à Paris.

C'est là qu'il acheva ses études secondaires, puis il commença à travailler pour aider sa mère, gravement malade, et sa petite sœur Toto (sa sœur aînée Liolia avait épousé un Américain peu après leur arrivée à Paris et était partie aux USA). Comme lui, ses plus proches amis avaient été forcés de fuir la Russie. C'étaient pour la plupart des garçons qu'il avait rencontrés au lycée franco-russe fondé spécialement pour les enfants des émigrés. Cette amitié était renforcée par le sport, plus exactement par la passion du basket-ball.



La célèbre équipe de basket-ball B.B.C.R.
Mon père, son capitaine, est le troisième à partir de la gauche.



Les cinq premiers. Papa tient le ballon.



Le club au complet.

Avec quelques anciens condisciples, mon père créa une équipe, le BBCR (Basket-Ball Club Russe). Elle participa aux matchs de championnat : en quelques années elle passa de la dernière division à la première et visa le titre de champion de France. En fait, ce n'était pas une équipe : c'était une famille. Certains des joueurs du BBCR sont encore de ce monde aujourd'hui et, malgré leur âge respectable (plus de quatre-vingts ans), ils se réunissent encore le dimanche pour faire des paniers ; et ils sont très, très bons !

*

Maintenant il n'y a plus personne. Leurs enfants et petits-enfants sont en vie, mais ni les uns ni les autres ne jouent au basket, et ils ne parlent pas russe.

*

Grâce à Vova Barach, un ami proche qui travaillait dans la même firme que ma mère, mon père put avoir un emploi dans le cinéma – pas à la Paramount où il n'y avait pas de place vacante, mais dans la filiale d'une autre firme américaine : la Metro Goldwyn Mayer. C'est là que mon père rencontra un autre émigré de Russie, Iossif Gordon ; ils furent tout de suite très amis. Ils louèrent un appartement à trois (avec Barach), burent, coururent les filles, bref, menèrent joyeuse vie. En 1936, « Papachka » (c'était le surnom de Gordon) retourna en Union soviétique. Mon père ne le revit que dix-huit ans plus tard. Iossif Gordon devait jouer un grand rôle dans ma vie...

L'histoire de Vova Barach mérite un récit à part. C'était un homme bon, gentil, aimant et doué d'un véritable talent de comique. Tout le monde se tordait de rire quand, coinçant une mèche noire entre le nez et la lèvre supérieure, il sortait sur



Papa. La photo de son passeport, 1934.

le balcon et imitait Hitler en faisant de grands gestes. Barach était confiant et naïf. C'est ce qui explique qu'à Paris, pendant l'Occupation, quand la Gestapo ordonna à tous les Juifs de s'enregistrer, il répondit à la convocation. Et quand vint l'ordre de porter l'étoile de David, il le fit. Ses amis français en étaient atterrés, lui répétaient : « Mais comprends donc ! Les Allemands ne peuvent pas vivre sans *Ordnung*¹, pour eux, *verboten*², c'est sacré, parce que le règlement, c'est sacré. Si tu ne joues pas leur jeu, ils sont impuissants ; mais si tu acceptes leurs règles, tu es foutu. »



Maman. La photo de son passeport, 1934.

Barach n'y croyait pas. Un matin, deux gendarmes français se présentèrent chez lui. Ils l'informèrent qu'ils viendraient l'arrêter dans l'après-midi : « Préparez-vous, monsieur », dirent-ils en le regardant droit dans les yeux, d'un air entendu. Et ils partirent. Barach avait compris, mais il refusait toujours de croire qu'il s'agissait de quelque chose de sérieux, alors il décida de se cacher dans son propre jardin, derrière la maison. Les deux gendarmes revinrent dans la soirée, mais cette fois ils étaient accompagnés par des soldats allemands. Ils fouillèrent la maison. Ne trouvant personne, ils décidèrent de jeter un coup d'œil dans le jardin – où ils trouvèrent Barach derrière un buisson de lilas. Ils l'emmenèrent. Le lendemain un des gendarmes revint pour dire ceci, mot pour mot, à la femme de Barach : « Nous avons risqué nos vies pour ton crétin de mari. Si tous les Juifs sont aussi cons, ils n'ont que ce qu'ils méritent. »

C'est mon père qui m'a raconté cette histoire. Je ne l'ai jamais oubliée.

1. Ordre, règlement.

2. Interdit.



Toto et ma grand-mère.

*

Vova Barach est mort dans une chambre à gaz. Sans doute à Auschwitz... Voilà, je l'ai écrit, et je me demande bien pourquoi je ne l'ai pas mentionné avant ? Peut-être parce qu'à côté de l'histoire de son arrestation, celle de sa mort – où et comment il a fini sa vie – ne me semblait pas si importante ? Maintenant, je pense que c'est important...

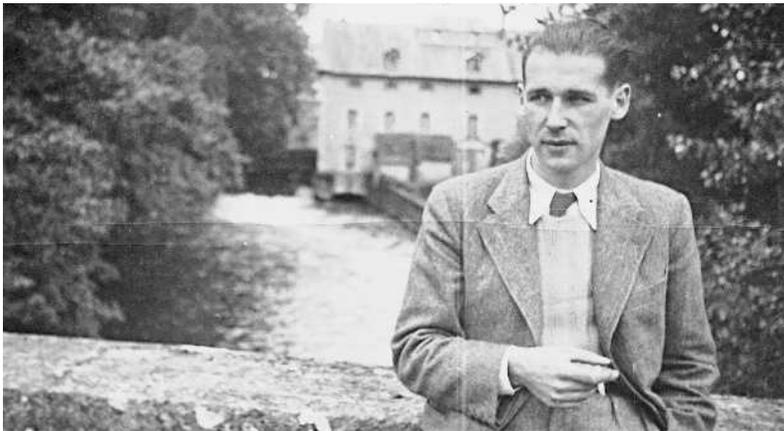
*

Mon père et ma mère se rencontrèrent en 1930 ou 1931, grâce à leur profession commune qui était encore très peu développée et n'employait pas beaucoup de monde : d'une façon ou d'une autre, tout le monde se connaissait. Je naquis à Paris en 1934 et fus baptisé dans la religion catholique sous le nom de Vladimir Gérard Dimitri Pozner, en l'honneur de mon père Vladimir, de ma mère Géraldine et d'un ami très proche de mon père, un camarade de tous les combats au basket-ball, Dmitri Volkov : il avait accepté d'être mon parrain. Je suis né le 1^{er} avril, le jour de l'anniversaire de ma mère. Était-ce le présage de ce sentiment particulier qui nous lierait toute notre vie, je n'en sais rien. Mais le fait que j'ai passé les cinq premières années de ma vie sans mon père a sûrement laissé une trace dans ma façon d'aborder l'existence. Comme maman me l'a raconté ensuite, mon père n'était pas ravi par la perspective de ma venue au

monde, il n'en avait visiblement pas fini avec sa joyeuse vie de garçon. Maman, une femme calme mais d'une force et d'une fierté peu communes, me prit (j'avais trois mois) et s'embarqua pour les USA où vivaient sa mère et sa sœur cadette Jacqueline. C'est ainsi que je suis arrivé à New York. Doit-on s'étonner que mes premiers souvenirs soient liés à l'Amérique ?



Maman. New York, 1936.



Papa. Paris, 1936.

*

Je ne sais pas pourquoi je n'avais pas écrit que le jour de ma naissance, le dimanche 1^{er} avril 1934, les trois Pâques – catholiques, orthodoxes et la Pâque juive – coïncidaient et étaient célébrées en même temps. Était-ce un signe¹ ?

*

Ma mémoire enfantine n'a pas gardé beaucoup d'images de ma mère. C'est peut-être parce que je la voyais peu. Elle travaillait pour nous faire vivre, non seulement nous deux mais aussi sa mère malade, qui devait bientôt mourir d'un cancer des os. Il y a une scène qui s'est imprimée en moi comme au fer rouge – je n'arriverai jamais à l'oublier : je n'ai qu'à fermer les yeux pour revoir le film défiler en noir et blanc, plus net que sur n'importe quel écran de cinéma. Un petit garçon de trois ou quatre ans entre en courant dans une pièce. C'est sans doute le soir, parce qu'il fait sombre : seule une applique est allumée près du lit où une femme est à demi allongée, appuyée sur des coussins. Elle lit, mais quand le petit garçon entre, elle relève la tête et lui sourit. Les traits de son visage sont fins, pleins de noblesse. Les rides de souffrance ne peuvent masquer sa beauté passée ; au contraire, elles la soulignent étrangement. Le petit garçon court vers elle, heureux de savoir qu'elle l'aime, tout pénétré de tendresse et d'amour. Il se jette sur le lit et reste figé d'horreur en entendant un atroce cri de douleur : il comprend qu'il a pesé de tout son poids sur sa jambe malade. On lui avait souvent dit de faire attention, mais là, tout à sa joie, il avait oublié. Le petit garçon, c'est moi – et c'est le seul souvenir qui me reste de ma grand-mère tant aimée.

Mes autres souvenirs de ce temps-là sont très incomplets, ils ressemblent aux photos dépareillées d'un album sans commencement ni fin. Je me souviens de ma *nanny* Aegus ; elle me forçait à rester à table des heures durant, tant que je n'aurais pas fini mon poisson, une espèce de sole écrasée,

1. Tout récemment, lors de la traduction de mon livre en français, on m'a fait remarquer que les trois Pâques n'avaient pas pu – ne pouvaient jamais – coïncider. Ce qui fait que j'ai dû dire adieu à une illusion de plus...
(*Note de l'auteur.*)

je crois. Je ne voulais pas manger cette purée à cause des arêtes. Jusqu'à aujourd'hui quelque chose en moi proteste à la seule vue d'un plat de poisson, et cela tourne au dégoût quand il y a des arêtes dedans. Je me souviens aussi de Mary, la fille de *nanny* Aegus : un jour elle m'a embrassé et donné un bonbon pour me consoler d'avoir été forcé à avaler la dernière cuillerée de poisson – ainsi que mon amour-propre, ce qui était bien pire.

J'ai un vague souvenir de l'appartement que nous partagions avec des amis de maman – les Windrow et leurs deux filles, Midge et Pat. Mais si je me rappelle Stellan Windrow, le père de famille, c'est pour plusieurs raisons. Il était immense, parlait d'une voix de tonnerre et adorait raconter des histoires drôles qui n'amusaient que lui. Il ne m'a fait rire qu'une fois, quand il a perdu son dentier en s'esclaffant. Mon fou rire tourna à la crise de nerfs et ne s'acheva que quand Stellan me donna un coup sur le derrière avec une paire de bretelles.

*

Après la sortie de mon livre, quand je travaillais en Amérique, j'ai retrouvé Midge. Contrairement aux autres membres de sa famille, je l'aimais bien. Je ne sais pas pourquoi : peut-être parce qu'elle était belle et qu'elle nageait avec beaucoup de style. Mais surtout parce qu'elle ne m'envoyait jamais promener (comme sa sœur), ne me criait pas dessus (comme le faisait souvent sa mère, Marjorie) et ne me faisait pas peur (comme Stellan). Midge m'accueillit comme si j'étais de la famille, et comme si quarante années ou presque ne s'étaient pas écoulées. Nous nous plongeâmes dans nos souvenirs, et soudain elle me dit :

– Tu sais, mon père mouchardait le tien.

– ?

– Oui ; mon père avait émigré de Suède, il adorait l'Amérique et quand il a appris que ton papa avait de la sympathie pour les Russes, il s'est mis à écrire des dénonciations...

J'avais bien raison de ne pas aimer Stellan.

*

Celui dont je me souviens le mieux est mon ami Steve Schneider qui habitait dans la même maison, un étage plus haut. Sa chambre se trouvait juste au-dessus de la mienne et nous adorions, avant de dormir, bavarder par le conduit

d'aération qui réunissait toutes les pièces de ce côté-ci du bâtiment. Quelle que soit la durée de nos chuchotements ils se terminaient toujours par le même rituel. Je disais : « Bonne nuit, Steve », à quoi il répondait : « Bonne nuit, Vova. » Et cet échange de souhaits se prolongeait à l'infini, montant et descendant le long du conduit, jusqu'à ce que l'un de nous deux s'endorme. Chacun s'efforçait évidemment d'être le dernier à dire « bonne nuit », à condition que notre dialogue ne soit pas grossièrement interrompu par l'apparition d'un adulte, le plus souvent Stellan, qui venait nous faire taire.



Mon ami Steve Schneider et moi.
New Hampshire. Nous avons huit ans.

Il n'y avait que l'arrivée de maman, quand elle rentrait tôt, qui puisse me faire renoncer à ce rite, parce qu'elle me lisait des histoires avant d'éteindre la lumière. J'avais dans les quatre ans quand maman m'a fait connaître Tom Sawyer. Je me souviens encore avec quel enthousiasme je me représentais tante Polly qui, en cherchant Tom, regardait par-dessus ou par-dessous ses lunettes et n'aurait jamais consenti à regarder *à travers* les verres quelque chose d'aussi insignifiant qu'un simple gamin. Il y avait une autre scène que j'adorais, celle du chat Peter et du médicament antidouleur, et je demandais à maman de la lire encore et encore. Je me tordais de rire en l'écoutant ;

Steve, l'oreille collée au tuyau, ne riait pas moins que moi. Ce bouquin, je l'ai toujours : *Œuvres choisies de Mark Twain*, éditées en 1936 par la Garden City Publishing Company, Incorporated.

*

À l'époque où j'écrivais ce livre, les réseaux sociaux où la jeunesse actuelle passe la moitié de sa vie n'existaient pas ; en fait, il n'y avait même pas Internet, pas de blogs, de chats et autres splendeurs qui ont mené au résultat – prouvé – que les gens ont cessé de lire, surtout les jeunes. « Et les livres électroniques ? » me direz-vous. Je n'ai pas contre eux d'arguments convaincants. Je dirai seulement qu'il y a une différence subtile entre la lecture d'un livre électronique et celle d'un vrai livre dont les pages exhalent une légère odeur d'encre, dont le contact fait naître un sentiment particulier de proximité... On a envie de tenir le livre, de le caresser, de le flâner, il éveille nos sens tactiles.

Dites-moi, cher lecteur, votre maman, votre papa vous ont-ils lu des livres avant que vous vous endormiez ? Non ? Je vous plains. Nulle télévision, nul Internet, nul jeu électronique ne comblera cette lacune. Et savez-vous pourquoi ? Parce qu'ils vous privent d'imagination. Ils ne vous donnent pas la possibilité d'inventer « votre » d'Artagnan, « votre » Tom Sawyer ou « votre » Petit Cheval bossu : ils vous les montreront dans tous leurs détails, mettant fin une fois pour toutes à vos élucubrations. Le résultat, c'est qu'ils vous désapprendront non seulement à lire, mais à écrire, ils vous empêcheront de sentir la beauté de la langue, d'apprécier le style et la ponctuation. Savez-vous quand, pour la dernière fois, on m'a lu une histoire avant que je m'endorme ? J'avais dix-huit ans, une angine, et papa m'a lu Tarass Boulba.

*

En été, maman ne pouvait pas s'occuper de moi : elle travaillait toujours comme monteuse à la Paramount. J'allais avec les Schneider dans la maison qu'ils louaient à la campagne. L'existence que j'y menais s'est presque effacée de mon souvenir, sauf une bagarre au cours de laquelle j'ai reçu un coup de râteau sur la tête (le trou était très impressionnant) ; mais je me souviens de l'impatience avec laquelle j'attendais le week-end et la venue de maman. Je ne vivais que pour le samedi et le dimanche.

Maman était une très jolie femme. Elle ne manquait pas d'admirateurs, mais elle appartenait à l'espèce rare des êtres

d'un seul amour. Pour autant que je le sache, elle n'a jamais eu d'aventure ni le désir d'en avoir. Elle aimait mon père, un point c'est tout. C'est pour cela qu'elle l'a attendu durant cinq années entières en Amérique. À vrai dire, je crois qu'elle l'aurait attendu vingt-cinq ans. Pendant ce temps mon père, qui était d'une tout autre trempe, multiplia les aventures ; puis il dut arriver à la conclusion qu'il n'aimerait jamais une femme comme il avait aimé ma mère (ce qui n'excluait absolument pas les passades et les liaisons de courte durée) ; alors il vint la chercher.

*

Par la suite, ma tante Toto me raconta que si mon père était venu nous chercher, c'était uniquement parce que sa mère le lui avait demandé avant de mourir et qu'il l'avait promis.

Je ne me souviens plus si je l'ai déjà dit, mais j'ai grandi pratiquement sans famille proche autour de moi, et pourtant j'avais beaucoup de parents. Ma mère avait un frère et deux sœurs aînés, Éric, Claire et Christiane, et une sœur cadette, Jacqueline.

Je n'ai vu Éric qu'une seule fois dans ma vie, quand il vint voir sa mère à New York et passa chez nous – je devais avoir trois ou quatre ans. J'avais la coqueluche, je toussais comme un perdu, et pendant une quinte je vomis juste sur Éric qui se tenait près de mon lit. Il me donna une gifle. Là s'arrêtèrent nos relations. Je sais qu'il a beaucoup travaillé en Afrique équatoriale ; je suppose qu'il y représentait les intérêts d'une compagnie française quelconque, qu'il couchait avec des tas de femmes indigènes et qu'il leur a fait une nuée d'enfants – là-bas, dans une des anciennes colonies, j'ai sans doute plein de cousins noirs. Je n'ai pas la moindre idée de ce qu'il a fait pendant la guerre ; ensuite, il s'est marié et a eu deux filles tout à fait légitimes. Quand Éric est mort, j'ai reçu une lettre de sa veuve : il s'agissait de ma part d'héritage qui d'après elle me revenait selon le droit français. J'y renonçai.

Je me souviens très confusément de Claire : je suis absolument sûr que je l'aimais, mais je ne sais pas pourquoi. Peut-être parce qu'elle était d'une beauté extraordinaire. Claire brûlait sa vie par les deux bouts – les hommes, l'alcool, la cocaïne – et elle mourut avant d'avoir atteint quarante ans.

Christiane n'avait aucune autorité sur moi. À New York elle vivait dans notre maison avec sa fille Andrée (dont le père avait pris la fuite

avant sa naissance). Elle travaillait quelque part comme secrétaire, était toujours effrayée et tremblait devant Andrée – qui savait très bien en profiter.

Je me souviens d'une scène. J'ai douze ans. Papa et maman sont partis en France. Leurs amis Di Gangi les remplacent, ils habitent chez nous et s'occupent de moi. Je suis à la cuisine, je joue avec un petit couteau. Andrée, cinq ans, est assise à côté de moi. Christiane me demande de ne pas jouer avec un couteau près d'elle. Je n'y prête aucune attention. Christiane continue à me le demander. Je continue à jouer. Hors d'elle, Christiane me donne une gifle. Je bondis et, sans savoir ce que je fais, je lui donne de toutes mes forces un coup dans l'estomac. Christiane se plie en deux en gémissant. Je suis horrifié par ce que j'ai fait et je me précipite dehors chez les McGhee qui habitent à deux rues de là : leurs enfants, Steve et Pete, sont à l'école avec moi. En larmes, reniflant, je raconte mon crime à leur maman... Bref, tout s'est arrangé, mais aujourd'hui, plus de soixante ans après, j'éprouve encore un gluant sentiment de honte lorsque j'y pense.

Après la guerre, en 1946 ou 1947, Christiane repartit en France et devint la secrétaire particulière du directeur de la firme Hennessy, le célèbre cognac. Elle conserva ce travail plus de quarante ans. J'ai rencontré monsieur Hennessy il n'y a pas très longtemps et je lui ai dit que ma tante avait été la secrétaire de son père. Il fut très étonné.

– Pas possible ! Vous êtes le neveu de madame Conty ! C'était une maîtresse femme, une légende vivante...

Comment ma discrète, modeste, maniaque tante Christiane, extérieurement si effacée, avait pu devenir « une maîtresse femme », « une légende » ? Je n'arrive pas à le comprendre, mais c'est un fait.

Christiane mourut à quatre-vingt-seize ans.

Jacqueline, la sœur cadette de maman, quitta toute jeune la France pour l'Amérique – elle n'avait pas vingt-trois ans. Elle y épousa un certain Flower Beale, ingénieur du son à la CBS Corporation. Ils s'achetèrent une petite maison à Alexandria, en Virginie, et y vécurent toute leur longue vie. Jacqueline mit au monde quatre fils, devint une ménagère américaine à cent pour cent, oublia un peu sa langue maternelle et ne revint jamais en France (ni ne voyagea ailleurs). Pourquoi ? Peut-être est-ce lié à un secret de famille, à quelque chose qui lui serait arrivé quand elle vivait en France ? Je n'en sais rien. Mais je sais de source sûre qu'il y avait un secret dans la famille, et c'est Christiane qui a soulevé le voile peu de temps avant sa mort (et bien après la sortie de mon livre).



Maman, Christiane, Éric
et Claire, 1910.

Regardez les photographies. Claire ressemble à sa mère. Éric et Christiane se ressemblent beaucoup (les deux sont blonds et frisés, ils ont les yeux bleus), tandis que Géraldine ressemble à Jacqueline : elles ont toutes deux les cheveux châtain et les yeux marron. Jacqueline, la cadette, porte le nom du dernier mari de ma grand-mère : Dubois, un nom aussi français que Kouznetsov est russe. Éric, Claire, Christiane et maman portent le nom de son premier mari : Lutten. Ce monsieur était un vrai dandy, avec ses boucles dorées et ses yeux d'un bleu céleste. Christiane m'a dit qu'il n'était pas français, mais allemand – plus exactement, c'était un Juif allemand du nom de Lévy. Ses parents étaient venus en France et ils avaient changé de nom de famille en changeant de lieu de résidence : ils en avaient inventé un, Lutten, qui leur semblait sonner français. Ainsi, Claire ressemblait à sa mère, Éric et Christiane, à Lutten – leur père. Maman et Jacqueline, tout en se ressemblant beaucoup, ne portaient pas le même nom de famille, puisqu'elles étaient issues de mariages différents. Et si... ? Supposons que ma grand-mère ne soit pas tombée enceinte de son quatrième enfant (ma mère) des œuvres de monsieur Lutten, mais de monsieur Dubois, avec qui elle ne s'est mariée qu'après la naissance de Géraldine ? Il ne faut pas oublier qu'on était au début

du vingtième siècle, dans une famille des plus bourgeoise et même aristocratique, où mettre au monde un enfant qui n'est pas celui de son mari est terriblement scandaleux.



Sur le banc, de droite à gauche :
maman, Jacqueline, Christiane.
Debout : Claire et Eugénie
Niboyet. 1915.

S'il faut en croire Christiane (et je n'ai pas la moindre raison de ne pas le faire), le mystère est double : dans une famille française très « comme il faut » s'est introduit un Juif (il est sans doute inutile de rappeler le niveau de l'antisémitisme en France, et pas seulement au début du vingtième siècle) ; de plus, un enfant est né hors mariage (ma mère). Tout comme moi, son fils. On peut vraiment s'étonner des caprices de l'existence...

*



Papa, maman et moi sur le *Normandie*, 1939.

Nous nous sommes embarqués sur le *Normandie* qui était alors le plus luxueux paquebot transatlantique du monde. Steve et ses parents, Nina et Saul, étaient venus nous accompagner. Ils agitèrent leurs mouchoirs sur le débarcadère tandis que notre bateau sortait du port de New York entouré de toute une flottille de remorqueurs. C'était au printemps 1939.

Le 1^{er} septembre, l'Allemagne envahit la Pologne. Deux jours plus tard, la France et la Grande-Bretagne déclarèrent la guerre à l'Allemagne. La Deuxième Guerre mondiale avait commencé.

Je n'ai presque pas de souvenirs de la guerre elle-même. C'est sans doute parce qu'il n'y a pas eu vraiment d'actions militaires en France. Durant les premiers six mois, aucun des belligérants ne perdit un seul homme sur tout le front franco-allemand, si l'on excepte un soldat britannique qui s'est tué accidentellement en nettoyant son fusil. Les Allemands appelaient cette guerre « *Sitzkrieg* » (la « guerre assise »), les Français la « drôle de guerre » et les Anglais « *the Phoney War* » (la « fausse guerre »).

*

Comme l'a reconnu par la suite Halder, le chef d'état-major de la Wehrmacht (et cela a été confirmé par le maréchal Keitel), les Allemands avaient pris un risque militaire très calculé en

envahissant la Pologne. Sur sa frontière avec l'Allemagne, la France avait une très forte supériorité militaire. Si elle avait attaqué tout de suite et avec toute sa puissance, les Allemands n'auraient sans doute pas pu défendre la Ruhr (le cœur de leur industrie), ni espérer un succès militaire. Hitler aurait été vaincu au tout début de la guerre. Mais l'objectivité nous force à dire que Halder et Keitel se trompaient lorsqu'ils parlaient de risque *militaire*. Le risque était politique et basé sur un calcul imparable d'Hitler : tant que son attaque serait dirigée vers l'Est, l'Occident ne ferait pas grand-chose – le plus probable étant qu'il ne ferait rien. En mai 1940 la campagne de Pologne était terminée et la suivante préparée : Hitler attaqua la France. En juin tout était fini.

*

Comme je l'ai déjà dit, je ne me souviens pas bien de la guerre. En fait je ne me suis pas aperçu de l'absence de mon père auquel je n'avais pas eu le temps de m'habituer. Il s'était porté volontaire dans l'armée française ; il aurait pu ne pas le faire puisqu'il n'était pas (et ne voulait pas être) citoyen français. Pour beaucoup de raisons, dont ses vifs souvenirs d'enfance du Petrograd révolutionnaire, mon père était devenu un communiste convaincu et un partisan dévoué de l'Union soviétique, sans toutefois s'inscrire au Parti (il ne l'a d'ailleurs jamais fait). Mais c'était sans aucun doute un « Rouge », un fidèle disciple de Marx.

Il avait un passeport Nansen – inventé par Fridtjof Nansen, le fameux savant norvégien explorateur du pôle Nord, humaniste et homme politique, qui avait reçu le prix Nobel de la paix en 1922 pour son aide à la Russie affamée et son rôle dans le rapatriement des prisonniers de guerre. Ce document devait légaliser la situation des personnes déplacées et les rendre égales en droit aux citoyens des pays où elles se trouvaient. Accepté par la Société des Nations, il était reconnu par tous les États civilisés, à l'exception, bien sûr, de l'Allemagne nazie. Du point de vue allemand, mon père était un candidat idéal aux chambres à gaz. D'abord, il était juif – et tous les arguments affirmant que ses ancêtres s'étaient convertis n'avaient pas la moindre valeur aux yeux des idéologues nazis : être juif, c'était selon eux quelque chose de génétique, une structure spécifique

du cerveau que l'on ne peut ni changer ni effacer, comme la couleur de peau des Noirs. Deuxièmement, il n'était pas seulement juif, mais juif « rouge », et qu'il ait ou non sa carte du Parti n'avait aucune importance. Le principal, c'est qu'il était communiste *dans l'âme*, et que peut-il y avoir de pire ? Et enfin, troisièmement, il était partisan de la Russie bolchevique ; bien plus, il ne cachait pas son intention d'y retourner dès que possible. Pour couronner le tout, mon père entra dans la Résistance dès qu'il fut démobilisé. Il vendait des petits pâtés dans les garnisons allemandes près de Paris ; comme il connaissait très bien la langue, il écoutait les conversations des soldats et des officiers et récoltait ainsi des renseignements sur la quantité et la qualité des troupes, sur leurs mouvements, etc.

Un jour qu'il se livrait à ce petit commerce, il y eut une averse. Mon père prit son étal et sa marchandise et se mit à l'abri. Soudain il vit à côté de lui un officier en uniforme noir – un SS.

– *Was machst du hier*¹ ? demanda-t-il d'un air menaçant.
– *Nicht verstehen*², répondit mon père.
– *Raus*³ ! ordonna le SS, et mon père ne se le fit pas dire deux fois.

Quelques années passèrent. En 1947 mon père alla de New York à Londres en avion. À côté de lui était assis un homme dont le visage lui était connu mais il n'arrivait pas à se rappeler qui c'était. L'autre, avec un demi-sourire, lui lança quelques coups d'œil et demanda soudain :

– Alors, vous vendez toujours des pâtés ?

C'était l'officier SS – en fait un espion anglais. En apprenant que mon père était citoyen soviétique, il dit :

– Voyez-vous, il n'y a pas un peuple au monde qui soit capable de surmonter les difficultés comme vous autres, les Russes. Mais heureusement pour nous, il n'y a pas un peuple au monde qui sache aussi bien s'en créer tout seul.

Comme il avait raison, cet espion anglais !

*

1. Que fais-tu ici ?
2. Pas comprendre.
3. Dehors !

Comment caractériser le peuple russe ? C'est une question que je me pose beaucoup ces dernières années. J'ai souvent entendu dire que les Russes ont bon nombre de points communs avec les Américains – ce qui est complètement faux. Comment pourraient-ils en avoir, avec des histoires aussi différentes ? Nommez-moi un seul peuple européen qui soit resté en esclavage jusqu'à la deuxième moitié du dix-neuvième siècle. Montrez-moi un peuple qui se soit trouvé, presque trois siècles durant, sous le joug d'un conquérant beaucoup plus attardé que lui. S'il faut absolument comparer, alors ce sont les Irlandais et les Russes qui se ressemblent le plus : par leur tournure d'esprit, leur amour de l'alcool et des bagarres, et aussi leur talent littéraire. Mais il y a une différence essentielle : les Irlandais s'aiment. Vous ne les entendrez jamais dire : « Comme c'est bien ici, il n'y a presque pas d'Irlandais ! »

Il y a deux ou trois ans, j'ai eu l'occasion de voir l'exposition « La Sainte Russie ». Je laisse de côté ce titre qui pourrait donner lieu à une discussion assez vive. J'ai été frappé par les icônes de l'école de Novgorod, peintes avant l'invasion tatare : j'ai soudain compris que ces icônes, cette peinture ne le cédaient en rien au grand Giotto, que la Russie d'alors était grosse d'une Renaissance mais que l'accouchement avait été empêché par les Tataro-Mongols. Quelqu'un a-t-il essayé de se représenter ce qu'aurait été la Russie sans cette invasion et ces deux siècles et demi sous le joug ? Si cette Russie, qui se développait au même rythme que l'Europe et donnait ses princesses en mariage aux rois français, n'avait pas été coupée pendant trois siècles de la civilisation européenne ? Que se serait-il passé si la Moscou d'Ivan IV avait perdu contre la république de Novgorod ? Si la Russie ne s'était pas convertie à l'orthodoxie, mais au catholicisme ? Si l'État russe n'avait pas mis son propre peuple dans les fers du servage ? Si, à peine plus de cinquante ans après l'abolition du servage, un autre esclavage – soviétique – ne s'était pas établi ? Beaucoup de questions auxquelles il n'y a pas de réponses : il n'y a que des suppositions qui ne valent jamais grand-chose... J'ai conscience de ne pas appartenir au peuple russe. Oui, il m'est arrivé de penser au jour où je pourrai dire avec fierté : « Je suis russe ! » C'était en Amérique, quand l'Armée rouge écrasait Hitler ; ensuite, c'était à notre arrivée à Berlin, puis quand j'ai reçu mes papiers d'identité soviétiques où je devais indiquer ma nationalité : celle de ma mère (française) ou celle de mon père (russe) – alors moi, sans

hésiter une seconde, j'ai choisi « russe » ; c'était enfin quand mon désir le plus cher s'est réalisé et que nous sommes arrivés à Moscou. Mais petit à petit, avec les années, je me suis aperçu que je m'étais trompé. Et ce n'est pas parce que des tas et des tas de gens m'ont fait remarquer que quand on s'appelle Pozner on ne peut pas être russe – ce qui est extrêmement désagréable et même humiliant. Non, j'ai simplement ressenti qu'au fond de moi je n'étais pas russe. Concrètement, qu'est-ce que cela signifie ? Il est presque impossible de répondre parce qu'il est presque impossible de donner une définition exacte de la « russité ». Lors d'une de mes émissions, Nikita Mikhalkov a dit que le Russe, c'est quelqu'un à qui il manque quelque chose mais qui, au lieu de désirer cette chose plus que tout au monde, envoie tout balader. Possible... Mais ce caractère qui passe des sommets de l'enthousiasme aux abîmes de la dépression, cette sentimentalité combinée à la cruauté, cette patience à la limite de l'indifférence, cette propension extraordinaire à se lancer dans des destructions grandioses, impensables, et dans des constructions qui ne le sont pas moins, ce désir d'épater tout le monde : « C'est moi qui régale ! » alors qu'il ne restera plus un rouble pour acheter du pain pour sa propre famille, cette férocité mêlée de tendresse, cette passion de faire la fête comme si on devait mourir le lendemain, mais tout aussi bien de mener une vie terne et ennuyeuse comme si la vie ne devait jamais finir, cette soumission au destin et cette insouciance téméraire devant les circonstances, cette façon de ramper devant la hiérarchie tout en étant plein de morgue devant les inférieurs, ce complexe d'infériorité et cette conviction d'être supérieur – tout cela, ce n'est pas moi. Quand j'étais petit, ma tante Liolia me lisait des contes russes en traduction et je ne pouvais pas comprendre que le héros puisse passer trente ans assis – qui plus est sur un poêle – puis « en occire sept d'un coup », ni qu'Ivan-le-Sot soit plus intelligent que les autres, ni qu'il suffise d'attraper un petit poisson d'or pour que trois souhaits, n'importe lesquels, se réalisent, mais qu'en fait les souhaits en question ne se réalisent jamais « parce qu'il ne faut pas avoir les yeux plus gros que le ventre »...

Non, malgré tout mon amour pour Pouchkine et Gogol, malgré mon admiration pour Dostoïevski et Tolstoï, bien qu'Akhmatova, Tsветаïeva, Blok et Boulgakov fassent depuis longtemps partie de ma vie, j'en ai bien conscience : je ne suis pas russe.

*

Ce que faisait mon père était dangereux, surtout pour un homme tel que lui. Étant donné que la machine de la Gestapo rassemblait et analysait scrupuleusement la moindre information sur lui et sur son activité, il devint évident qu'il fallait fuir en zone libre.

Tout ceci, évidemment, je ne l'ai su que bien des années plus tard, et il y a des faits que j'ai reconstitués d'après différents récits. Mais à mon insu et beaucoup plus tôt j'avais commencé à apprendre des choses ; il y avait une multitude de petits faits qui ne signifiaient rien séparément mais qui, pris ensemble, faisaient mon éducation.

Nous marchons gaiement sur les Champs-Élysées : il y a maman et deux beaux officiers allemands. Ils sont grands, de type « aryen », le visage marqué de cicatrices (leurs duels d'étudiants), ils me tiennent chacun par une main et me balancent, plus haut, toujours plus haut. Je piaille de plaisir, maman rit. Donc, les boches ne sont pas si mauvais, pas vrai ?

Quelques jours après. Je sors de l'école. Un soldat allemand, posté là pour s'assurer qu'un excès de patriotisme ne va pas pousser les élèves de terminale à troubler l'ordre public, m'ébouriffe gentiment les cheveux et me donne un sac de billes en verre. En rentrant du travail maman me trouve en train de les faire rouler sur le tapis.

– D'où viennent ces billes ?

– C'est un soldat allemand qui me les a données.

Alors maman, la femme la plus douce du monde, me donne une gifle pour la première et dernière fois de sa vie.

– N'accepte jamais un cadeau des Allemands, dit-elle.

Mais se faire balancer à bout de bras en plein Paris, on peut ?

Maman et moi sommes dans le métro, dans un wagon de deuxième classe (les wagons de première classe sont réservés aux représentants de la race supérieure). Pourtant un officier allemand est assis à côté de nous (un aryen-démocrate, sans doute). À la station suivante monte une femme enceinte jusqu'aux yeux. L'officier se lève et lui propose sa place. La femme fait semblant de ne pas le remarquer. « Asseyez-vous, je vous en prie. » La femme regarde à travers lui comme s'il n'existait pas. « Je vous en prie, madame », répète-t-il avec une note de supplication dans la voix. Elle continue à ne pas le

voir. À la station suivante l'officier bondit sur le quai en marmonnant des injures. Tout le monde pousse un soupir de soulagement qui résonne plus haut qu'une clameur triomphale, et maman me regarde, les yeux brillants.

Été 1940. Mes parents m'ont envoyé à Biarritz où habitait Marguerite, une amie de la famille. Pour tout le monde c'était Marguerite, mais pour moi, c'était ma Guiguite adorée. Les fenêtres de son appartement donnaient sur un hôpital où des soldats allemands étaient soignés et passaient leur convalescence. Un jour j'en vis quelques-uns jouer au football. Je grimpai immédiatement sur le rebord de la fenêtre, me collai au carreau et me mis à hurler des encouragements à « mon » équipe. Soudain mon oreille se retrouva prise dans une pince, et une Guiguite tout à fait inconnue, menaçante, m'arracha littéralement de mon perchoir et ferma les volets ; pour me punir d'avoir regardé les soldats allemands elle me priva de poulet rôti et de salade verte, mes plats préférés. Je fus envoyé au lit sans souper. À cinq heures du matin Guiguite me réveilla brutalement et me dit de m'habiller. Dehors, il faisait humide. Me tenant fermement par la main, elle se dirigea vers le quai. Il me sembla que toute la ville s'y était rassemblée : des centaines de gens se tenaient là dans un silence de mort. Ils attendaient quelque chose, fouillant du regard les eaux sombres du golfe. Je me serrais contre Guiguite, attendant je ne savais quoi, mais je savais qu'il allait se passer quelque chose. Puis la foule remua, respira, toutes les têtes se tournèrent du même côté, et *cela* se montra enfin, porté par le courant terriblement dangereux et traître connu de tous les autochtones. Ils prévenaient toujours ceux qui voulaient se baigner, tous, même les Allemands – mais les représentants de la race supérieure peuvent-ils avoir peur d'un misérable courant ? Le cadavre d'un premier noyé vogua devant nous, puis un deuxième, un troisième... Il y en eut cinq en tout qui passèrent dans un silence épouvantable. Sans un mot, Guiguite me fit faire demi-tour et me ramena à la maison, où elle me servit un bol de chocolat bouillant. Elle me dit :

– Ces Allemands-là, tu peux les regarder.

Ces leçons-là, je les ai comprises.



Maman bien entourée
à Biarritz. 1940.

*

En 1979, après vingt-sept ans passés dans les rangs de ceux qu'en URSS on appelait les neveyzdnye (interdits de passeport pour l'étranger), je me suis retrouvé dans l'appartement parisien de ma tante Toto et j'ai vu, sur le mur, un très beau portrait de Guiguite toute jeune, peint par Georges Annenkov. En ce temps-là, dans les années vingt, Marguerite était mannequin. Elle était extrêmement belle. Je crois qu'Annenkov était son amant – je n'en ai aucune preuve, à part ce tableau : seul un homme amoureux a pu le peindre, seule une femme amoureuse a pu avoir ce regard pour son portraitiste.

Ensuite, quand le régime changea et qu'il fut normal de voyager à l'étranger, je me suis retrouvé souvent, très souvent chez Toto ; je restais toujours un long moment à regarder le portrait de ma Guiguite. Toto

me l'a laissé par testament, et maintenant il est accroché chez moi ; je vois Guiguite tous les jours et je lui dis bonjour en pensée, avec un élan de douce tendresse.

*

Nous nous sommes retrouvés à Marseille en automne 1940. À cette époque la France était divisée en deux zones. L'une était occupée par les Allemands, l'autre, dite « zone libre », était dirigée par le gouvernement collaborationniste Pétain-Laval. Pour passer d'une zone à l'autre il fallait l'autorisation des autorités allemandes, auxquelles, naturellement, mon père ne pouvait pas s'adresser. À la différence de Barach, il comprenait que pour être en sécurité il ne fallait pas être repéré par l'appareil policier allemand ; ce n'était pas très difficile d'éviter ce lourd mécanisme teuton, mais une fois qu'on était entré dans son champ d'observation on était irrémédiablement perdu.

Papa était passé en zone libre avec une fausse carte d'identité (évidemment, je ne le savais pas à l'époque). Bien des années plus tard, il me la montra : c'était un travail d'amateur de facture grossière, mais dans les premiers mois d'occupation les Allemands se montraient plutôt bien disposés. À Marseille nous logions aux Mimosas, un hôtel de troisième ordre qui appartenait aux parents de Vova Barach. Quand je me souviens de cette époque j'entends la voix de maman Barach (on l'appelait « madame Rita »), une voix forte et impérieuse qui appelait tout le monde à table ; le plat principal était souvent des escargots à l'ail. Au « menu » habituel figuraient aussi les taquineries qu'on faisait subir au petit Vova (c'était moi). Le jeu était simple : soit je réussis à me taire pendant tout le repas et on m'achète un jouet de mon choix ; soit je perds, et on me donne des escargots à manger sept jours de suite. J'ai gagné, bien sûr. Alors j'ai demandé (et reçu) un magnifique bateau qui fonctionnait avec une pile. Je le faisais voguer dans la baignoire de l'hôtel avec Marie, une petite fille de mon âge que j'aimais beaucoup. Je lui ai donné le bateau quand nous avons quitté Marseille. Peu après notre départ, Marie a été tuée au cours d'un bombardement allié.

Partir, ce n'était pas simple. Pour maman et moi, pas de problème, son passeport était en règle : elle n'avait besoin que du tampon des autorités d'occupation. Mais papa devait obtenir un laissez-passer spécial, et cette fois nul faux papier ne pouvait faire l'affaire. Heureusement, les gens de la Gestapo prenaient des pots-de-vin, mais où trouver l'argent ? Une riche famille juive proposa à mon père de le lui donner, à condition que nous emmenions avec nous leur fille adulte. Mes parents m'annoncèrent que nous partirions avec ma « *nanny* ». Je ne l'avais jamais vue auparavant, je ne savais pas qui c'était, je n'étais qu'un petit garçon de six ans à qui l'on venait de dire un gros mensonge. Mais je me souviens très bien que cela ne me troubla pas du tout : ce n'était pas ma *nanny*, mais je devais dire « à tout le monde » qu'elle l'était. Et je savais *qui* était ce « tout le monde », et ce qui arriverait à ma « *nanny* » si quelqu'un apprenait la vérité.

Selon les circonstances et l'environnement, un enfant peut devenir adulte d'un seul coup. Personne ne m'avait dit que les Allemands tuaient les Juifs. Mais *je le savais...*

Nous avons eu l'argent, puis les papiers. Nous avons traversé la frontière espagnole en train, passé quelques jours à Barcelone et à Madrid, puis nous sommes allés à Lisbonne pour prendre un bateau (le *Siboney*), et en route pour l'Amérique ! Le voyage ne m'a laissé que deux souvenirs, mais très frappants. Le premier, c'est que maman a perdu un objet qu'elle aimait beaucoup : un petit nœud papillon en soie bleu foncé avec des pois blancs et un liséré rouge. Un garçon un peu plus grand et plus âgé que moi l'avait trouvé. Quand je le vis dans sa main je fus très content, mais il refusa de le rendre, alors je me jetai sur lui, animé d'une colère aussi juste que celle d'un chevalier de la Table ronde, Lancelot par exemple, quand il se battait pour l'honneur de sa dame. J'ai connu beaucoup de joies dans ma vie, mais rien ne peut se comparer au sentiment de pur triomphe que j'ai éprouvé en remettant à maman ce que j'avais gagné pour elle dans un combat loyal, quand j'ai vu son regard plein de reconnaissance et de fierté.

J'aurais préféré oublier le deuxième incident. Par crainte des sous-marins allemands, le capitaine de notre bateau avait choisi de ne pas suivre l'itinéraire habituel de la ligne Lisbonne-New

York mais de passer plus au sud. Près des Bermudes, il vit le cadavre d'une baleine. La puanteur qui s'en dégagait était insupportable, mais le capitaine, espérant trouver de l'ambre gris, une matière très précieuse, décida de prendre la carcasse à bord. Le bateau stoppa. L'équipage mit beaucoup de temps à faire entrer le cadavre en décomposition dans un énorme filet. Deux fois, le câble d'acier de la grue cassa avec un bruit de coup de canon, mais à la fin ils réussirent à hisser la baleine à bord – et aussitôt des requins se mirent à sauter hors de l'eau à sa poursuite. En fait, toute une meute de requins était en train de la dévorer et se trouvait à présent privée de repas. Les matelots avaient déposé la baleine sur le pont inférieur et puis ils avaient décidé de s'amuser un peu, d'attraper un requin. Ils accrochèrent un gros morceau de lard à un crochet d'acier au bout d'un câble, et le jetèrent à l'eau. Alignés le long du pont inférieur, ils se repassaient le filin de main en main, et le lard avait l'air de nager. Presque tout de suite, un requin mordit à l'hameçon et les matelots, criant en chœur quelque chose comme « oh ! hisse ! oh ! hisse ! », le tirèrent de l'eau et le halèrent à bord. J'étais sur le pont du milieu, directement au-dessus du poisson. Il mesurait dans les trois mètres, ce qui n'est pas énorme pour un requin mais très impressionnant pour un gosse de six ans. Un des matelots prit une hachette et en frappa plusieurs fois le requin. La hachette rebondissait sur son corps sans laisser de traces. Après quelques minutes le poisson, qui jusqu'alors avait donné des coups de queue, s'immobilisa. Il semblait mort – mais même mort, il faisait peur. Un autre matelot s'approcha et lui mit le pouce dans l'œil. Le requin eut un brusque mouvement de la tête et le marin se rejeta en arrière en chancelant. Un jet de sang gicla vers moi, et le matelot resta à regarder stupidement l'endroit où, avant, se trouvait sa main : le requin l'avait coupée d'un seul coup de mâchoire. Depuis ce jour-là, j'ai peur des requins. C'est le seul animal qui me terrifie. Il fut un temps où j'avais une peur panique des avions, je faisais souvent le même cauchemar : je vole au-dessus de l'Atlantique, l'avion tombe mais je ne me noie pas, je barbote dans un gilet de sauvetage, il me semble que je suis sauvé, mais à cet instant apparaît le plus effrayant de tous les requins, énorme, blanc, et il me déchire en petits morceaux. Cela fait longtemps que j'ai vaincu ma

peur des avions. Mais pas ma peur des requins, et je n'y arriverai sans doute jamais.

Steve Schneider et ses parents vinrent nous accueillir au port de New York. Ce qui m'étonna le plus, c'est que Steve et moi étions de la même taille. Dix-huit mois auparavant, quand nous étions partis, j'étais beaucoup plus grand que lui. J'ai compris plus tard que les restrictions alimentaires que j'avais subies dans la France occupée avaient ralenti ma croissance. Revenu aux États-Unis, je me mis immédiatement à « pousser comme une asperge », et je dépassai de nouveau Steve.

Notre premier appartement à New York se trouvait dans Bleeker Street, à Greenwich Village. C'était une rue formidable. Elle figure même dans une de mes chansons américaines préférées, une chanson populaire sur un train de marchandises où il y a ces mots :

*When I die please bury me deeply
Down at the end of Bleeker Street¹...*

L'appartement n'était pas grand : trois pièces enfilade et une minuscule cuisine. Les parents dormaient dans la chambre du milieu, moi dans celle du fond derrière laquelle se trouvait la salle de bains. Avec un peu d'imagination, on pouvait considérer la première pièce comme une salle à manger.

*

Au cours de l'un de mes voyages à New York, je ne me rappelle plus lequel, je suis allé à Bleeker Street à la recherche de notre premier appartement. Je l'ai retrouvé sans la moindre difficulté, Greenwich Village n'a pas du tout changé. J'ai eu l'impression qu'on n'avait pas démoli une seule maison ni rien construit de nouveau. Je n'arrive pas à me représenter ce que c'est de revenir dans la ville de son enfance et de ne pas la reconnaître, mais je suis heureux que cela ne me soit pas arrivé. J'ai du mal à exprimer ce que j'ai ressenti en me retrouvant là, quarante-cinq ans après le jour où, à sept ans, j'avais pour la première fois passé cette porte... Du bonheur ?

1. Quand je mourrai, enterrez-moi profond / Tout au bout de Bleeker Street...

*

Voici un de mes premiers souvenirs : mon père punaise sur la porte d'un placard une grande carte d'Europe et de la partie européenne de l'URSS. Au crayon noir, il hachure le territoire annexé par les Allemands après le 22 juin 1941. Et il me dit qu'ils ne pourront pas vaincre l'Union soviétique :

– Ils ne prendront jamais Leningrad, ils ne prendront jamais Moscou.

Je me souviens du ton de défi avec lequel il répétait ces mots, alors que les autres plaignaient les « pauvres Russes » qui n'avaient pas la moindre chance : tout serait fini pour eux dans une semaine ou deux, au mieux un mois ou deux. Mon père répétait : « Les Allemands ne vaincraient jamais parce que le nazisme ne peut pas vaincre le socialisme : c'est le seul système juste qui unit tous les hommes comme des frères, et il les rend invincibles. »

En décembre 1941, aux portes mêmes de Moscou, l'Armée rouge se lança dans la contre-offensive. La Wehrmacht connut sa première défaite. À mesure que les troupes russes avançaient, papa hachurait au crayon rouge le territoire reconquis et répétait (avec dans sa voix des notes de triomphe que j'entends toujours) :

– Tu vois ? Je te l'avais bien dit !

Ce fut le début de ma formation politique : c'était la première fois que j'entendais le mot « socialisme », la première fois que je réfléchissais sur le fait qu'un système pouvait être juste ou injuste. C'est sans doute alors que je me suis forgé l'image du pays appelé Union soviétique : un pays digne de respect, de reconnaissance et d'amour.

Un de mes premiers souvenirs « américains » de cette période de guerre est lié à l'antisémitisme. J'avais sept ans. Je marchais dans Bleeker Street quand je fus arrêté par deux garçons. Ils étaient plus grands que moi, et, comme je l'ai su plus tard, ils habitaient dans une petite enclave irlandaise catholique. (À cette époque l'île de Manhattan, c'est-à-dire le cœur même de New York, était constituée de dizaines de ces enclaves où vivaient les émigrants de tel ou tel pays, ils se regroupaient « entre soi », surtout les premiers temps : quand ils n'étaient pas encore entrés dans leur nouvelle vie, ils vivaient près les uns des

autres. Avec leur assimilation, beaucoup de ces enclaves ont disparu.) Un des garçons m'attrapa par l'épaule et me demanda :
- Tu es juif ?



Me voici en Amérique.
New Hampshire, 1942.

Pour autant que je m'en souvienne, je ne m'étais jamais soucié de mes origines. Dans la France occupée j'avais entendu parler des Juifs et je savais que les nazis les persécutaient, ce qui en faisait automatiquement des héros à mes yeux. Mon père m'avait appris qu'un homme, quel qu'il soit, c'était un homme, et qu'avoir des préjugés en ce qui concerne la race et la religion, c'était la même chose qu'être nazi. Alors ma réponse était connue d'avance :

- C'est pas tes oignons.

Le plus grand se retourna vers l'autre et proposa :

- Bon, on lui baisse son pantalon, on verra bien.

Je n'avais pas la moindre idée de la raison pour laquelle ils voulaient me déculotter ni de la relation que cela pouvait avoir

avec la question posée, mais je n’y réfléchis pas à deux fois. Je me mis à courir aussi vite que je pouvais – et à l’époque, je courais vite. Ils se jetèrent à ma poursuite. Je tournai le coin de la rue et de tout mon élan je vins percuter la panse d’un énorme policier. À New York, en ce temps-là, il fallait avoir au moins un mètre quatre-vingts pour entrer dans la police. Tous les *cops* étaient irlandais, costauds, roux aux yeux bleus – pas de Noirs parmi eux, pas de Latinos, pas de femmes. (À mon retour, après trente-huit ans d’absence, je fus très frappé par la taille et l’aspect de « nos *cops*, la fierté de New York » : parmi eux, il y avait maintenant des gens de petite taille, basanés, noirs et – oui, même des femmes !) Donc, je vins heurter cette armoire à glace, ses pattes grosses comme des jambons me soulevèrent et il rugit :

– OK, mon gars, qu’est-ce qui se passe ?

J’étais en larmes, mortellement effrayé, et je bêlai qu’ils voulaient retirer mon pantalon pour regarder quelque chose. À cet instant mes deux persécuteurs tournèrent le coin. Ils freinèrent à mort en voyant le policier – trop tard. Il me posa sur le sol et d’un mouvement étonnant, rapide et adroit, il les prit chacun par le col, les arracha du trottoir et se mit à les secouer comme un fox-terrier secoue un rat.

Il hurla :

– Petits salopards ! Vous n’avez pas honte ? Je vais parler au révérend Clancy, vous allez voir ce que vous allez prendre !...

Il connaissait évidemment sur le bout des doigts toutes les paroisses irlandaises. C’était au tour des deux garçons de pleurer et de brailler. Il les secoua encore un peu, puis les reposa avec une force telle que les semelles de leurs chaussures sonnèrent sur l’asphalte, puis il hurla de nouveau :

– Fichez le camp ! Je ne veux plus vous voir !

Ils disparurent. L’Irlandais se tourna vers moi :

– Toi aussi, mon gars, va-t’en. Et arrête de pleurnicher, voyons, tu devrais avoir honte !

Je n’oublierai jamais ce policier. Nous nous rencontrions parfois quand il patrouillait dans le secteur. Il passait, majestueux, sans rien dire, mais il me faisait un clin d’œil. Plus personne ne m’a embêté. Et s’il vous semble que j’idéalisais les *cops* de mon enfance new-yorkaise, j’espère que vous ne m’en voudrez pas.

Nous ne sommes pas restés longtemps à Bleeker Street. Mon père commença à gagner très bien sa vie et nous déménageâmes dans la 48^e rue, entre la Deuxième et la Troisième Avenue. (Pour ceux qui ne sont jamais allés à Manhattan : sauf sur la partie la plus méridionale de l'île, là où la ville est née au dix-septième siècle et où les rues courent dans toutes les directions comme celles des vieilles villes d'Europe, tout le reste de New York est quadrillé par les avenues qui vont du sud au nord et les rues qui vont d'est en ouest. À de rares exceptions près elles n'ont pas de nom, juste des numéros. Les numéros des avenues croissent du sud au nord et ceux des rues, d'est en ouest. La Cinquième Avenue marque la séparation entre les côtés est et ouest de l'île ; la 48^e rue se trouve à l'est.) Nous étions passés d'un trois-pièces (ou, comme on dit en Amérique, d'un appartement avec deux chambres à coucher) à une *brownstone* (une maison en grès rouge) de trois étages. Un terrain de jeu magnifique pour un petit garçon ! Je me souviens surtout de la cuisine au rez-de-chaussée où maman me donna mes premières leçons de cuisine et où les amis russes de mon père, eux aussi chassés de leurs pays par la révolution, se réunissaient pour boire du thé et parler politique. Je ne connaissais pas un traître mot de russe, mais parfois, par égard pour ma mère, ils passaient au français, ce qui m'aidait un peu à savoir ce dont il était question.

Voici encore un souvenir que j'aimerais bien effacer de ma mémoire. Dans la Troisième Avenue, entre les 45^e et 50^e rues, il y avait plusieurs boutiques d'antiquités. Je regardais avec envie les objets anciens derrière leurs vitrines : longues-vues, garnitures de bureau, encriers en bronze... Un jour je vis un véritable sabre de cavalerie. Le désir de posséder cet objet magnifique fut plus fort que moi. J'entrai dans le magasin et demandai au patron combien il en voulait. J'avais neuf ans, alors il me regarda d'un œil indifférent et dit : « Cinq *bucks*. »

Pour ce sabre, j'étais prêt à commettre n'importe quel crime. Je volai cinq dollars dans le sac à main de ma tante Christiane, qui habitait chez nous. Puis, au dîner, je racontai une histoire passionnante : j'avais trouvé un billet de cinq dollars dans la rue et je m'étais acheté – devinez quoi ! – un

sabre datant de la guerre de Sécession. J'étais sûr que mon histoire tenait debout, mais je ne savais pas que tante Christiane comptait soigneusement chaque dollar. Elle était mère célibataire, gagnait sa vie à la sueur de son front et si elle restait chez nous, c'est qu'elle n'avait pas de quoi louer un appartement. Elle savait, au *cent* près, combien d'argent elle avait dans son porte-monnaie. Et le jour où j'avais « trouvé » cinq dollars, elle avait constaté qu'il lui manquait justement cinq dollars. « Crime et châtement », tel pourrait être le titre de la leçon que je reçus (j'espère que Dostoïevski et ses admirateurs me pardonneront ce plagiat involontaire). Comme l'écrasante majorité des gens, je dus subir les conséquences de ma propre bêtise. Je n'oublierai jamais la honte terrible que j'ai éprouvée quand mon père me fit subir un interrogatoire impitoyable, froid et méprisant, puis quand je dus monter dans la chambre de ma tante pour lui avouer mon méfait. La leçon fut cruelle mais utile : je compris alors qu'un châtement moral est beaucoup plus douloureux qu'un châtement corporel et qu'il laisse des blessures beaucoup plus profondes.



Papa, moi, Pat Windrow, 1944.

En 1944 nous déménageâmes dans un magnifique duplex sur la 10^e rue, entre la Cinquième Avenue et la place de l'Université. Cet appartement est resté dans ma mémoire comme un des plus beaux que j'aie jamais vus. Il appartenait à Arthur Garfield Hays, un avocat connu, et avait été décoré par sa femme, une décoratrice de talent très en avance sur son temps. Elle était morte jeune, et Mr Hays ne pouvait plus vivre en cet endroit où tout lui rappelait la défunte. Il s'installa au troisième étage de l'immeuble (qui lui appartenait entièrement) et nous loua le merveilleux appartement situé au premier et au deuxième. Au rez-de-chaussée habitait John Garfield, un acteur de cinéma très célèbre à l'époque.

*

On dit qu'on ne peut pas se baigner deux fois dans le même fleuve. Quand je suis revenu à New York, je suis allé revoir ma maison. J'ai monté les marches, regardé les noms des occupants et j'ai vu que dans l'appartement de Mr Hays, mort depuis longtemps, vivait sa fille que j'avais connue jadis. Rassemblant mon courage, je sonnai. Une voix féminine demanda : « Qui est là ? » et je répondis : « Vlad Pozner. » Il y eut un silence de quelques secondes, puis j'entendis : « Vlad ! C'est toi ? ! Monte ! » Et je suis entré pour la deuxième fois dans le même fleuve. J'ai envie de citer Gogol : « On pourra dire tout ce qu'on voudra, des événements de ce genre, il y en a sur notre terre ; ils sont rares, mais il y en a¹. »

*

Les années 1941 à 1946 furent pour moi une époque heureuse. Mon école était la *City and Country School*, un établissement remarquable fréquenté par des enfants de parents aisés mais libéraux – une école privée, bien sûr, parmi les plus anciennes d'Amérique. En ce temps-là, il n'y en avait pratiquement aucune où les Noirs soient scolarisés avec les Blancs (la notion de « politiquement correct » n'existait pas encore et on devait appeler les Noirs « gens de couleur » et non « Noirs » [*Blacks*], comme maintenant). Aujourd'hui personne ne s'en étonne, mais, croyez-moi, c'était alors très

1. Nicolas Gogol, *Le Nez*, traduction Lucile Nivat.

exceptionnel. Nous avions des professeurs remarquables. Non seulement ils aimaient les enfants, mais, ce qui n'est pas moins important, ils savaient s'y prendre avec eux.

*

Ensuite est venu le temps où le terme « de couleur » a cédé la place à « Noir, Black », puis à « Afro-Américain ». Tout cela est bien bizarre. Nous sommes tous « de couleur » d'une façon ou d'une autre. Il n'y a ni vrais « Blancs », ni vrais « Noirs », ni vrais « Jaunes ». Mais il y a le racisme avec la tendance un peu honteuse de souligner sa « particularité ». Mon père disait qu'en Union soviétique le racisme n'existait pas, qu'il n'y avait pas d'antisémitisme, il racontait en riant qu'après la révolution on l'avait si durement combattu que les gens, quand ils se cognaient le coude, criaient : « Aïe, mon petit israélite ! » J'aurai encore l'occasion d'y revenir, mais je ne peux pas taire le déferlement de racisme, de nationalisme exacerbé, de chauvinisme que connaît la Russie à l'heure actuelle. Comme si l'Union soviétique avec son « amitié entre les peuples » n'avait pas existé (au fait, a-t-elle vraiment existé, cette amitié ?) et qu'on en était revenu au tsarisme avec ses Cent-Noirs, l'Union de Saint-Michel-Archange et autres gracieusetés.

Dans le milieu intellectuel il n'est plus honteux (c'est même admis) de faire des déclarations comme « je ne supporte pas les Noirs », « tous les Tchétchènes sont des voleurs et des assassins » et autres jugements tout aussi « flatteurs » sur les Géorgiens, Arméniens, Azerbaïdjanais, Kazakhs, Ouzbeks, Tadjiks, etc. La liste est infinie. J'en arrive lentement mais sûrement à la conclusion que la Russie est un pays de racistes. Et ce qui me frappe, c'est que ni le gouvernement, ni l'Église, ni même les « défenseurs des droits » ne jugent utile de s'y opposer.

*

Caroline Pratt, la fondatrice et directrice de l'école, était une femme admirable.

J'adorais me battre. Les deux premières années de ma scolarité (les classes étaient définies par l'âge des élèves : ceux de sept ans étaient en septième, ceux de huit ans, en huitième, et ainsi jusqu'à la treizième et dernière), je cherchais toujours la bagarre. Comme j'étais assez costaud pour

mon âge, c'était en général moi qui avais le dessus. Comment aurait-on réagi dans une autre école ? On m'aurait puni, on aurait cherché à me briser d'une façon ou d'une autre, et si on n'y était pas arrivé on m'aurait renvoyé. C'est ce qu'auraient fait beaucoup de directeurs d'école, mais pas Miss Pratt. À la fin de ma huitième, elle me convoqua dans son bureau. Elle me dit que j'étais un garçon très bien, mais qu'il y avait un problème : j'étais beaucoup plus grand et plus fort que les autres élèves. Elle avait donc décidé de me faire sauter une classe : je commencerai l'année suivante en dixième. Je me mis à pleurer et à la supplier : j'avais l'impression qu'on m'arrachait à mon milieu familial pour me jeter dans un monde étranger et hostile. Miss Pratt sourit, me caressa les cheveux et m'encouragea : « Ne pleure pas, Vlady. Tout ira bien. »

Je me suis retrouvé dans une classe où les garçons avaient un an ou même deux de plus que moi... et étaient beaucoup plus forts. C'était le moyen que Caroline Pratt avait trouvé pour combattre mon agressivité. Si je voulais me battre, elle ne s'y opposait pas mais elle me proposait des adversaires capables de me rendre coup pour coup : il ne fallait pas que je prenne l'habitude de cogner sur les faibles. Quant à mes éventuelles difficultés pour suivre le niveau, il n'en fut même pas question.

La scolarité à la *City and Country* était très différente du système scolaire habituel. Je n'ai plus jamais rien vu de tel. Je ne me souviens pas avoir étudié dans des manuels – nous n'en avons pas – mais les connaissances, la vision du monde que j'ai reçues dans cette école ont défini mon attitude envers la vie : privilégier l'harmonie et non la confrontation.

Nous avons un atelier d'ébénisterie et un autre de poterie. Nous y recevions une éducation artistique, bien que nous ne soupçonnions pas qu'on nous enseignait quelque chose. En onzième nous avons nos presses d'imprimerie : l'une manuelle, l'autre électrique. Nous apprenions à composer et nous passions des examens de maître ou d'apprenti. Nous imprimions pour l'école des invitations, des réclames, des enveloppes, etc. Et c'est en onzième que nous avons fait la connaissance de Gutenberg, l'inventeur de l'imprimerie : nous avons étudié la Renaissance en Europe. Gutenberg et

sa presse n'étaient pas pour nous des sujets d'histoire poussiéreux : c'était vivant, tout à fait réel. Nous devenions nous-mêmes des Gutenberg, nous utilisions la machine qu'il avait inventée, nous nous battions pour avoir le droit de composer et d'imprimer, de recevoir le titre de « maître imprimeur ». Quand nous avons étudié le Moyen Âge, en dixième, nous avons appris à peindre et à écrire sur du parchemin, à mélanger et utiliser les couleurs comme le faisaient les moines. Chacun d'entre nous choisissait un élève de treizième et travaillait à son diplôme pendant un semestre, ornant les lettres majuscules d'or et de carmin. Penchés sur notre parchemin, nous n'étions plus Vlady, Pete ou Bill dans une salle de classe à New York, mais des moines du Moyen Âge cloîtrés dans leurs cellules quelque part en France ou en Angleterre ; nous percevions un faible son de cloches, nous travaillions à des œuvres qui provoqueraient l'émerveillement des générations futures.



Fête du Nouvel An chez nous, 1947.
Maman est la première à gauche.

L'école nous proposait les activités les plus variées. Les élèves de huitième géraient la poste : ils vendaient des timbres, des enveloppes et des cartes postales aux maîtres et aux élèves. C'était un moyen concret d'apprendre l'arithmétique (il fallait tenir les livres de comptes) et le service à

la clientèle. La « neuvième » tenait la papeterie de l'école. On pouvait y acheter crayons, cahiers, carnets, gommes, pinceaux, boîtes d'aquarelle et beaucoup d'autres choses. L'école achetait tout en gros et les élèves le vendaient à des prix de détail, tenaient les comptes et ainsi se familiarisaient avec les notions de fractions, de pourcentages, de profit et de crédit. Oui, c'était une école extraordinaire, mais ce qu'elle avait de plus fabuleux, son cœur même (du moins pour moi), c'était sa bibliothèque et sa bibliothécaire. Je ne me rappelle plus son nom, mais je revois son visage aussi nettement que si je l'avais vu hier et non il y a plus de quarante ans. La bibliothèque nous attirait tous, nous nous y précipitions dès que nous en avions l'occasion. C'était une grande salle ; trois de ses murs étaient couverts de livres jusqu'au plafond, le quatrième était percé de six énormes fenêtres et la bibliothèque était toujours inondée de lumière. Personne ne nous disait jamais que nous étions trop petits pour prendre tel ou tel livre. Mais on nous orientait très habilement vers les ouvrages nécessaires, je dirais même qu'on rendait leur lecture désirable, tentante. Par exemple, quand la bibliothécaire nous voyait hésiter devant les étagères, examiner les dos multicolores, elle s'approchait, se penchait, et chuchotait à notre oreille d'un ton de conspirateur : « Tiens, ce bouquin... je te conseille de le prendre avant que quelqu'un d'autre mette la main dessus. Tu le veux ? » Bien sûr qu'on le voulait ! Nous restions des heures à lire, assis sur les coussins blancs et bleus des fauteuils en osier disposés en carré dans toute la salle. Nous nous plongeons dans ces livres mystérieux, n'émergeant que pour éprouver un doux sentiment d'élection : nous étions les seuls à posséder ce trésor. Les livres nous ouvraient l'accès de mondes nouveaux, fantastiques. Je marchais, main dans la main, avec Winnie l'Ourson, je luttais contre le shérif de Nottingham avec Robin des Bois et ses joyeux compagnons (j'aimais particulièrement Petit-Jean), je combattais avec le roi Arthur et les chevaliers de la Table ronde (mes préférés étaient Lancelot et Gauvain), je prenais part à la guerre des Deux-Roses, délivrais la belle Marianne et tuais de ma main Guy de Gisborne ; j'étais sur l'île au Trésor avec Jim Hawkins, et les cris discordants du perroquet de Long John Silver résonnent encore à mes oreilles ; je naviguais sur le

Mississippi avec Tom Sawyer, Huck et Jim, je tombais amoureux d'Ozma, la princesse de la Cité d'Émeraude, je me balançais au rythme de la chanson de Hiawatha ; je me battais, épaule contre épaule, avec d'Artagnan, Athos, Porthos et Aramis (dans cet ordre) ; je ne cédaï pas à « Wolf » Larsen ; je pleurais, inconsolable, sur le destin de tous les animaux qui hantaient les pages d'Ernest Thompson Seton ; je me balançais dans les lianes de la jungle avec Mowgli, je plongeais mon visage dans la fourrure soyeuse de Bagheera ; avec Rikki-Tiki-Tavi, je sentais mes yeux s'emplir de sang et mes muscles se tendre en attendant les horribles serpents Nag et Nagaina. En un mot, j'ai bien bourlingué dans ma vie – et je ne vous en ai raconté qu'une petite partie.

Que dire de plus ? La bibliothèque et toute l'école étaient uniques. Derrière tout cela, il y avait un vrai souci, un vrai amour des enseignants pour les enfants. Je l'ai compris bien plus tard ; sur le moment je prenais tout comme un dû. Pourtant j'avais déjà une autre expérience : ma première année de scolarité en France. En 1940, dans la France occupée, les instituteurs dépendaient d'une administration pétainiste. On nous faisait asseoir selon notre classement : le meilleur élève était assis à droite, au premier pupitre ; le deuxième était placé derrière lui, puis le troisième. Il y avait quatre rangs de dix pupitres. Le dernier pupitre (au dernier rang, à gauche) était occupé par le dernier de la classe. En cours d'année on nous faisait changer de place de droite à gauche, avancer ou reculer, comme selon les figures d'un jeu capricieux. En fait cela éveillait un esprit de rivalité et d'envie chez des gosses de six ans. L'instituteur se promenait dans la classe armé d'une longue badine de bois souple avec pommeau. Celui qui faisait des bêtises recevait un coup de pommeau sur la tête. C'était douloureux et humiliant. Telle était la méthode d'éducation allemande. Disons, la méthode française sous influence allemande.

À douze ans, j'ai quitté la *City and Country* pour la *Stuyvesant High School* (un établissement d'éducation secondaire). Pieter Stuyvesant, un Hollandais, fut le premier gouverneur de « Nieuw Amsterdam », le premier nom de New York. Cette école était (et est encore) considérée comme l'une des meilleures d'Amérique. C'est une des rares à avoir un concours

d'entrée. Malgré son élitisme il y avait quarante élèves par classe, et la plupart des professeurs faisaient preuve envers eux d'une parfaite indifférence – c'est du moins l'impression que j'ai eue. Ils nous enseignaient, contrôlaient nos connaissances. Les bons et les mauvais résultats étaient notés sans états d'âme ; et si au bout de l'année la moyenne des contrôles était éliminatoire, on était renvoyé. C'était simple et clair, personne ne se souciait de nous. Pour un élève venu de la *City and Country*, habitué à l'attention et à l'affection de ses enseignants, c'était un choc.

Je vivais en Amérique mais j'avais tout à fait conscience de ne pas être américain. Je ne peux pas dire d'où je le savais ; cette intuition, je l'avais peut-être à cause de mon père. Lui, il n'aimait pas l'Amérique, malgré sa belle réussite : il travaillait pour la *Loew's International*, une filiale de la Metro Goldwyn Mayer (dont les films sont annoncés par un lion rugissant). En 1946-1947 il gagnait vingt-cinq mille dollars par an, ce qui aujourd'hui ferait dans les trois cent mille. Comme je l'ai dit, nous avons un appartement extraordinaire, et moi, tout gamin, j'avais non seulement ma chambre personnelle mais une salle de jeux et mon propre cabinet de toilette. L'aversion de mon père envers l'Amérique n'avait rien à voir avec des problèmes professionnels ou financiers. Mais il était européen jusqu'à la moelle ; il jugeait les Américains superficiels et mal dégrossis. Ce qui est encore l'opinion de beaucoup d'Européens.

*

Je n'avais pas encore quinze ans quand j'ai quitté l'Amérique. Ce que j'y avais vécu était une expérience inestimable, irremplaçable, mais je n'avais du pays qu'une connaissance bien incomplète. En dehors de Manhattan où nous habitons et où j'allais à l'école, j'avais peu voyagé : à Long Island pendant mes vacances d'été, dans la région de Washington chez ma tante et mes cousins. Après mon départ, vivant dans l'Allemagne occupée par les troupes soviétiques puis en RDA, j'ai été coupé de l'Amérique. Ensuite je me suis retrouvé en Union soviétique et je n'ai eu aucun contact avec l'Amérique et les Américains jusqu'en 1957, lors du Festival mondial de la jeunesse et des étudiants (j'en parlerai plus tard). Sans entrer dans les détails, je dirai que ma

« découverte de l'Amérique » n'a commencé qu'avec mon premier retour, en 1986, et s'est poursuivie jusqu'au tournage de mon documentaire *L'Amérique des maisons sans étage*, en 2006. Durant ces vingt années, non seulement j'ai fait des conférences dans tout le pays, mais je l'ai parcouru en long et en large, et je peux maintenant affirmer que je connais les Américains autant qu'il est possible de connaître un peuple.

À mon avis, quelques traits tout à fait remarquables distinguent les Américains : une franchise étonnante et pas du tout européenne, un sentiment étonnant et pas du tout européen de liberté intérieure, une relation au travail étonnante et pas du tout européenne. Ils ont bien sûr d'autres particularités – non européennes, elles aussi : entre autres, l'absence de curiosité envers tout ce qui n'est pas américain, et un niveau d'instruction assez bas.

L'image de l'Américain borné, ignorant, malappris, que l'on véhicule si volontiers en Europe n'est rien d'autre qu'une mauvaise caricature. Elle provient d'un sentiment commun à tous les pays d'Europe : l'envie. Cela concerne aussi l'anti-américanisme russe qui véhicule l'image si populaire de l'« Amerloque ». Oui, beaucoup de gens envient l'Amérique et les Américains : ils désirent en secret vivre comme eux, alors ils portent des jeans, des tee-shirts, mâchonnent du chewing-gum, boivent du coca-cola, mangent du pop-corn au cinéma, adorent les stars d'Hollywood et les blockbusters, bêtifient devant les séries américaines et sont enthousiasmés par la pop music – bref, ils les envient.

En Russie cela prend les formes les plus extravagantes. L'anti-américanisme devient la bannière d'organisations de jeunes les plus variées : « Les Nôtres », « Natsboly¹ », « les Jeunes Gardes », toutes sortes de groupes chauvins et nazillons. Leurs opposants sont les « Libéraux progressistes » pour lesquels l'Amérique est le sommet de la civilisation. Parfois cela prend une tournure comique. Mes adversaires de l'aile « patriotique » me traitent d'« Américain » en sous-entendant que je hais la Russie et que je veux sa perte ; mes adversaires de l'aile « libérale » (tout aussi nombreux, croyez-moi) ne peuvent pas me traiter d'Américain puisque c'est le plus grand des compliments. Alors ils ont recours à d'autres noms d'oiseaux, comme « opportuniste », « ni chair ni poisson », etc.

On peut en rire. Mais c'est lassant.

1. National-bolcheviks.

*

Donc, je comprenais que je n'étais pas américain. Mais j'avais conscience aussi de ne pas être russe. Comment l'aurais-je pu ? Je ne savais pas un mot de russe ! En fait, je me sentais français. Pourquoi non ? Maman était française, j'étais né à Paris, alors la question ne se posait pas : j'étais français, un point, c'est tout. D'ailleurs ma conviction correspondait tout à fait aux lois françaises promulguées au temps où, après les guerres napoléoniennes, la France avait perdu la fleur de sa population masculine. La loi stipule : un enfant de sexe masculin né en France d'une mère française ou d'un père français est un citoyen français et ne peut renoncer à sa citoyenneté sans une décision spéciale du garde des Sceaux. Pour l'administration française, j'étais un citoyen français, et même un citoyen qui s'était soustrait au service militaire – concrètement, à la guerre d'Algérie. Il suffit théoriquement que je mette le pied sur le territoire français pour qu'on ait le droit de m'arrêter. Mais j'y suis allé bien des fois, et les autorités ont fait preuve d'une compassion inhabituelle envers ma biographie compliquée. Vive la France !

*

Tout cela est exact, mais demande à être complété.

En hiver 2004, je reçus d'Eldar Riazanov une invitation à assister à la remise d'une décoration française. Riazanov avait fait toute une série de programmes de télévision sur la France, présentant sa culture et son art au spectateur russe, et le gouvernement français lui exprimait ainsi sa reconnaissance. Cela se passait à la résidence de l'ambassadeur de France à Moscou, un hôtel particulier d'architecture bizarre, rue Iakimanka. Il y avait beaucoup de monde, et à l'heure dite apparut Claude Blanchemaison, l'ambassadeur, un homme d'âge moyen, plein d'allure ; après un discours bref mais très digne, il remit à Riazanov la médaille de la Légion d'honneur. Visiblement ému, Eldar Riazanov répondit non moins dignement ; on applaudit et la cérémonie officielle prit fin. On passa au buffet.

Les invités s'égaillèrent dans deux ou trois pièces. L'ambassadeur, flanqué de sa traductrice, passait de groupe en groupe en échangeant des banalités. Quand ce fut notre tour, il se trouva qu'il m'adressa la parole en premier. Je ne me rappelle pas ce qu'il me dit, mais quand

sa traductrice voulut intervenir j'expliquai, sans accent, que c'était inutile.

– Ah, vous êtes français ? demanda l'ambassadeur.

– En fait, je suis né à Paris d'une mère française, mais...

– Il n'y a pas de « mais », coupa Monsieur Blanchemaison, si vous êtes né en France de mère française, vous êtes français.

– Oui, mais je n'ai pas de passeport...

– Aucun problème, téléphonez-moi lundi.

Cette conversation eut lieu un vendredi. Quand, le lundi, je téléphonai, le secrétaire de l'ambassadeur me dit que le consul général attendait mon coup de fil. J'appelai et fus convoqué pour le mercredi. Je vins au rendez-vous muni de mon extrait de naissance et d'une copie de la carte d'identité de ma mère. Le consul prit connaissance de ces documents, sortit mon dossier, s'étonna de son volume et dit :

– Eh bien, monsieur, tout est en ordre. Dans deux ou trois mois (ah, la bureaucratie...) vous recevrez votre passeport et votre carte d'identité.

Six semaines après environ on m'apporta une lettre du consulat :

« Monsieur,

Veillez vous présenter (jour, date, heure) pour une affaire vous concernant.

Avec l'expression de ma considération distinguée,
(Signature). »

Je m'y rendis et rencontrais de nouveau le consul, qui me tendit la main :

– Toutes mes félicitations, monsieur Pozner.

C'était le 16 février 2005, et ce jour reste un des plus heureux de ma vie.

Un an et demi plus tôt j'étais devenu citoyen des États-Unis d'Amérique. Cela s'était passé dans des circonstances beaucoup moins romantiques : venu travailler aux USA en 1991, j'avais fait les démarches pour obtenir la « carte verte », un document qui donne absolument les mêmes droits qu'aux citoyens américains (sauf de voter et d'être élu) et les mêmes obligations, dont la première est de payer des impôts.

On ne donne pas la carte verte à tout le monde et cela peut être long, mais je l'ai eue très vite. Je ne vais pas vous ennuyer en détaillant

les règles qu'il faut observer pour conserver cette green card, mais sachez qu'après avoir vécu au moins cinq ans aux USA, celui qui la possède peut demander à être naturalisé américain. Ce que je fis. La loi stipule : si vous êtes né en Amérique, vous êtes obligatoirement américain ; mais si vous voulez acquérir la nationalité d'un autre pays, vous devrez renoncer à la nationalité américaine. La logique est simple et très américaine : il n'y a rien de mieux que de naître américain, et si vous n'appréciez pas ce bonheur, si vous voulez acquérir une autre nationalité, libre à vous, mais vous serez privé de la nationalité américaine. Cependant la même loi dispose que si vous n'êtes pas né américain, si vous avez une autre nationalité mais que vous voulez devenir américain, rien ne vous en empêche, et vous gardez votre autre nationalité.

Bref, le jour de gloire arriva – celui où nous fûmes convoqués, mon épouse et moi, au service compétent sis à Manhattan, Lower East Side, dans un grand bâtiment impersonnel.

Pour recevoir la nationalité américaine il ne suffit pas de justifier d'un séjour de plus de cinq ans, il faut aussi : a) prouver oralement et par écrit que vous savez l'anglais et b) répondre à dix questions sur l'Amérique. Si vous le désirez, vous pouvez recevoir ces questions gratuitement par la poste avant l'examen. Dans une salle immense, froide et meublée d'une façon assez austère, une vingtaine de candidats attendaient leur tour. Ils étaient presque tous venus avec un avocat qui, en cas de besoin, pourrait prouver que leur client était digne de la nationalité américaine. L'atmosphère était nerveuse et tendue. Après une vingtaine de minutes, un homme grand et maigre s'approcha de moi. Il avait une cinquantaine d'années et était le type même du fonctionnaire américain : lunettes banales, costume marron banal dont les jambes de pantalon étaient légèrement trop courtes, chemise blanche, et cravate tout aussi banale.

– Ekaterina Orlova et Vladimir Pozner ? demanda-t-il.

Ayant reçu confirmation, il continua :

– Mr Pozner, vous ne protesterez pas si Madame passe la première ?

Et il emmena Katia. Il était évident que nous avions un traitement de faveur car personne ne venait chercher les autres candidats à la nationalité américaine, ils étaient appelés par haut-parleur :

– Mr Roberto Gonzales, bureau 8.

– Mrs Svetlana Grinberg, bureau 12.

Mais j'étais connu aux USA, non seulement parce que j'avais travaillé presque sept années avec Phil Donahue à la chaîne de télévision

CNBC mais sans doute aussi pour mon activité passée de propagandiste. Bref, j'étais considéré comme VIP.

Quarante minutes plus tard Katia revint, citoyenne des États-Unis ; d'après l'homme en marron elle avait brillamment réussi l'examen.

– Et maintenant, dit-il d'un ton significatif, voyons comment vous vous en tirerez. Et il me conduisit dans son bureau.

– Mr Pozner, commença-t-il, il faut d'abord que vous prouviez que vous lisez, écrivez et parlez anglais. Dans votre cas c'est une formalité, mais il faut observer la loi. (Il faut observer la loi ! Le fonctionnaire sait que je parle et écris l'anglais mieux que lui, mais il faut se plier au règlement. Toute l'Europe se moque de ce formalisme, mais elle a tort. Ce n'est pas du tout que les Américains sont obtus, non, c'est la démonstration de leur respect absolu de la loi qui est la même pour tous.)

Il me tendit une feuille de papier.

– Tenez, Mr Pozner, lisez la première proposition.

Je la lus. Ensuite il me donna une feuille blanche et me pria d'écrire quelque chose. Je demandai quoi.

– Écrivez : « Je veux être un bon citoyen des États-Unis. »

J'écrivis. Il dit :

– Bon, maintenant répondez aux dix questions que je vais vous poser. Et souvenez-vous, si vous vous trompez plus de trois fois, vous êtes recalé. D'accord ?

Je répondis aux dix questions – mais ne pensez pas que cela démontre ma profonde connaissance des USA. Les questions étaient faciles.

– Je vous félicite, dit-il. Permettez-moi de vous poser encore une question en dehors du programme, simplement pour satisfaire ma curiosité. Je peux ?

Et il me demanda quelle avait été la première capitale des USA. Je répondis juste (New York), puis arriva le moment crucial. Le fonctionnaire prit un épais in-folio, l'ouvrit et s'enquit :

– Mr Pozner, quand vous avez rempli le questionnaire, vous avez écrit que vous aviez été membre du parti communiste de l'Union soviétique. C'est exact ?

J'acquiesçai.

– Vous savez que ce fait nous donne le droit de vous refuser la nationalité ?

– Oui. Auriez-vous préféré que je mente et que j'écrive que je n'avais jamais été au Parti ?

– Vous écrivez aussi que vous y êtes entré dans le but de le changer en mieux. C'est exact ?

– Oui. C'était naïf de ma part, mais c'est vrai.

– Bon, alors cela change tout ! Permettez-moi de vous féliciter : vous avez réussi tous les tests.

Ensuite il me ramena dans la salle où était Katia et nous conduisit dans un autre bureau. Là nous attendait un homme trapu et moustachu en costume bleu foncé ; il devait nous faire prêter serment.

– Mr Pozner, vous devez répéter après moi le serment d'allégeance au drapeau des États-Unis d'Amérique. Vous êtes prêt ?

Je fis signe que oui.

– Levez la main droite et regardez le drapeau. Répétez après moi.

– « Je jure allégeance... » commença-t-il, et je répétais.

– « ... au drapeau des États-Unis d'Amérique... » continua-t-il, et moi après lui.

– « ... et à la République qu'il représente... » – et je répétais.

– « ... une seule nation unie sous l'autorité de Dieu, indivisible, avec la liberté et la justice pour tous... »

Là je m'arrêtai. Le moustachu me regarda d'un air interrogateur.

– Vous savez, sir, je suis athée, et les mots « sous l'autorité de Dieu » sont pour moi inacceptables.

– Vous pouvez les sauter, dit-il sans s'étonner, et je compris que j'étais loin d'être un cas exceptionnel.

Je répétais le serment sans mentionner le Très-Haut. Le monsieur moustachu me serra la main, me félicita d'être devenu citoyen américain et me remit le document correspondant avec la signature du président Bill Clinton.

Ce jour-là, le 4 novembre 2003, fut aussi l'un des plus heureux de ma vie.

Je conclurai ma « saga des passeports » par un dernier récit.

Deux ans après, je pris l'avion de Moscou à New York. Au contrôle des passeports, l'officier de la douane me souhaita « la bienvenue chez nous », puis j'allai à l'hôtel et m'aperçus que je n'avais plus mon passeport. Me l'avait-on volé, l'avais-je laissé tomber ? Le fait était là : plus de passeport.

Le lendemain matin, à neuf heures précises, je téléphonai au service des passeports de New York. J'eus beau faire, je ne parvins pas à tomber sur un interlocuteur humain : un enregistrement sans fin ne m'éclairait pas sur ce que je devais faire. Alors, j'y allai. Ce

service se trouve également au bout de Manhattan et il est tout aussi impersonnel que celui où j'avais obtenu ma nationalité. Deux gardes armés de fusils-mitrailleurs se tenaient à la porte. Je m'approchai et commençai :

– J'ai perdu mon passeport et...

L'un des deux me coupa :

– Tout droit, à gauche dans le couloir, le guichet blanc.

Derrière le guichet était assise une Afro-Américaine à l'air plutôt rébarbatif.

– J'ai perdu mon passeport... dis-je, mais elle aussi m'interrompit :

– Le téléphone blanc sur le mur à droite.

Oui, il y avait bien un téléphone blanc. À côté, dans une chemise transparente, était fixé un mode d'emploi. Il commençait ainsi :

« 1) Décrochez le combiné.

2) Quand vous entendrez la tonalité, appuyez sur la touche "1".

3) Quand vous entendrez le mot "parlez", énoncez clairement et distinctement votre question... »

Etc., etc. J'obtins enfin un numéro d'ordre et l'heure où je devais monter au neuvième étage, à tel bureau. Il était neuf heures et demie, le rendez-vous était fixé à onze heures. Je sortis, bus un café en lisant le journal et je revins à onze heures moins cinq.

– J'ai le numéro tant, dis-je aux gardes, qui du geste m'invitèrent à entrer. Je montai au neuvième, entrai dans une grande salle dont une partie était constituée de guichets vitrés. Je n'eus même pas le temps de m'asseoir : à onze heures précises retentit l'appel : « Vladimir Pozner, guichet 3. » J'y allai. Un homme d'une cinquantaine d'années m'y attendait. Son visage m'est resté en mémoire, sans doute parce qu'il ressemblait à Tchekhov.

– Bonjour, comment allez-vous ? me demanda-t-il.

– C'est moyen.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– J'ai perdu mon passeport, ou bien on me l'a volé.

– Ce n'est pas grave. Voici un formulaire, remplissez-le.

Je le remplis et le tendis à Tchekhov.

– Bien... dit-il d'une voix traînante. Vous êtes naturalisé ?

J'acquiesçai.

– Cela complique la chose. Vous avez un document qui atteste votre nationalité ?

– Oui, mais il est à Moscou, je ne le promène pas avec moi.

– Vous devriez. Il faut toujours avoir sur soi au moins une photocopie.

– Je peux téléphoner à Moscou qu'on me l'envoie par fax à mon hôtel. J'y vais et je reviens dès que je l'aurai reçu.

– Très bien, j'attendrai, dit Tchekhov.

Je téléphonai immédiatement, me précipitai à l'hôtel où le fax m'attendait déjà. Je le pris et revins au service des passeports. À midi et demi j'étais au guichet n° 3 et remettais la photocopie. Tchekhov la regarda, secoua la tête et dit :

– Je suis désolé, sir, mais je me suis renseigné : il faut l'original.

– Mais l'original est à Moscou. Et je ne peux pas y aller puisque je n'ai pas mon passeport !

– Ce n'est pas nécessaire, sir, il n'y a pas d'inquiétude à avoir. Il y a un deuxième original à Washington, on nous l'enverra. Mais cela va vous coûter quatre-vingt-dix dollars.

J'étais prêt à payer n'importe quelle somme pour avoir mon passeport.

– Mr Pozner, vous serez attendu à trois heures précises, salle 2.

Je sortis, mangeai un hot-dog « complet », ce qui veut dire qu'à la saucisse on ajoute toutes les épices et toutes les sauces, plus du ketchup et de la moutarde. J'ai fait passer cette saleté en buvant une bouteille de coca-cola, et à trois heures moins cinq je suis arrivé dans la salle 2. À trois heures précises retentit une voix :

– Mr Valdimir Pozner ! comme ça, « Valdimir », et non Vladimir.

J'allai au guichet. Une femme noire assez maussade me tendit mon passeport en me demandant de vérifier si tout était bien exact.

Sur le passeport, c'était bien « Vladimir ». Tout était exact.

– Veuillez signer.

Je signai. Il était quatre heures moins cinq. J'avais reçu un nouveau passeport en moins d'un jour ouvré. J'étais impressionné, je l'avoue.

Je retournai dans l'autre salle, m'approchai du guichet de Tchekhov et dit :

– Sir, je ne trouve même pas les mots pour vous exprimer ma reconnaissance pour le travail que vous avez accompli. Je suis impressionné.

Tchekhov me regarda et très sérieusement, je dirai même sévèrement, me répondit :

– Sir, c'est pour cela que vous payez des impôts.

J'aimais l'Amérique – même si les relations de mon père envers elle étaient plutôt froides, même si je me considérais comme français. J'adorais New York, et c'est toujours le cas. J'aime ses rues, ses odeurs, sa cohue. Cette ville était et reste, fondamentalement, *ma* ville. Je n'avais pas conscience de l'aimer en ce temps-là, les enfants pensent rarement à ce genre de choses. Mais je m'y sentais chez moi.

Comme n'importe quel petit garçon américain d'alors (et d'aujourd'hui), j'adorais le baseball. Mes premiers souvenirs de ce « passe-temps numéro un des Américains » sont liés à deux balles offertes à ma mère par les joueurs des équipes du *All Star Game*¹ quand elle travaillait à un film documentaire sur le match de 1937. L'une est signée par les stars de l'American League, l'autre par tous les joueurs de la National League. Et quelles signatures ! Celles de Hubbell, Gehrig, DiMaggio... Que le lecteur français essaie de s'imaginer en heureux possesseur d'un ballon de football avec les autographes de Zinedine Zidane, Fabien Barthez, Laurent Blanc, Youri Djorkaeff, Lilian Thuram, Bixente Lizarazu, Patrick Vieira... Aujourd'hui, en Amérique, ces balles vaudraient leur poids en or.

À la *City and Country* nous ne jouions pas au baseball, mais au *softball* ; c'est à peu près la même chose mais la balle est plus grosse et plus souple, ce qui permet de jouer sans gant. Le père d'un de mes condisciples, un *broker* de Wall Street, fréquentait le propriétaire de l'équipe de baseball la plus célèbre : les New York Yankees. Son fils Bobby savait tout sur les « Yankees » : il connaissait personnellement les joueurs et avait même eu le bonheur de s'asseoir avec eux sur le banc de touche du légendaire Yankee Stadium. Dire qu'il avait échangé une poignée de main avec le célèbre Phil Rizzuto ! Bobby avait inventé un jeu : le baseball avec des dés. Quand on lançait les dés, chaque combinaison correspondait à une action au baseball. La beauté de l'invention, c'était qu'on pouvait jouer tout seul : on jetait les dés pour une équipe, puis pour l'autre. Nous étions de vrais passionnés. Chacun avait son cahier où il

1. Le *All Star Game* est un match annuel de baseball.

listait toutes les équipes des deux meilleures ligues de baseball, tous les joueurs, et nous jouions notre championnat national en notant soigneusement chaque coup, bon ou mauvais. Le plus intéressant, c'était qu'on pouvait composer des équipes avec nos héros préférés. Par exemple, dans une des miennes jouaient les trois mousquetaires (d'Artagnan était le meilleur, naturellement), Hiawatha, Mowgli, Sir Lancelot, Huck Finn et Tom Sawyer. En réserve, j'avais Jim – j'abolissais ainsi la ségrégation dans le baseball bien avant que les Dodgers recrutent le grand Jack Robinson, le premier Noir à jouer en Ligue majeure. Cette équipe-là s'appelait « Les Héros ». J'avais beaucoup d'autres équipes, mais une seule pouvait menacer « Les Héros » : c'était « Les Grands Mythes ». Elle comprenait des joueurs comme Hercule, Paul Bunyan¹ et saint Georges – mais je ne vais pas vous ennuyer avec tous les détails. J'étais devenu supporter des Yankees à cause de Bobby, mais surtout parce que j'avais rencontré deux fois Joe DiMaggio : la première fois dans le bureau de mon père, la seconde dans les vestiaires du Yankee Stadium, après un match.

Un Américain d'aujourd'hui a du mal à se représenter ce qu'était DiMaggio pour le baseball des années trente et quarante. C'est encore plus difficile pour le lecteur russe ou français qui, s'il en a entendu parler, n'en a qu'une idée très vague. Je peux l'affirmer : il n'y a plus de joueurs de cette trempe. C'était une légende vivante. Il y avait d'autres très bons joueurs, mais DiMaggio était spécial. Il incarnait tout ce que le baseball a de meilleur, c'était un chevalier sans peur et sans reproche, c'était mon idéal – non ! mon idole. Il avait un sentiment aigu de sa propre dignité, il forçait le respect, il avait vraiment de la classe, une aura magique – bref, il était unique.

Le samedi et le dimanche nous allions au parc Van Cortlandt jouer au baseball. Je jouais assez bien et évidemment au centre, comme DiMaggio. Mais c'était uniquement à cause de lui que j'étais supporter des Yankees et non des Brooklyn Dodgers. Les Yankees étaient une équipe de riches, tous ses joueurs étaient des Blancs et cela heurtait mon sens de la justice. Quand les Dodgers engagèrent Jackie Robinson, le premier Noir, c'est

1. Bûcheron géant des contes populaires américains.

tout juste si je n'ai pas lâché mes favoris. Mais je ne l'ai pas fait parce qu'il y avait DiMaggio.

J'ai continué à suivre l'actualité du baseball même après avoir quitté l'Amérique. Et quand les Dodgers partirent pour Los Angeles, quittèrent Brooklyn (le plus démocratique, coloré et original des cinq arrondissements de New York), quelque chose changea dans le baseball : il avait perdu la seule équipe qui personnifiait le « petit homme », l'oublié de la société. Par leurs victoires, les Dodgers faisaient publiquement un pied de nez à la jet-set, un bras d'honneur à tous les gros sacs. Bien sûr, l'équipe était la propriété et le jouet d'un richard qui pouvait acheter et vendre n'importe quel joueur (ou tous à la fois), et en ce sens les Dodgers ne se distinguaient pas des autres équipes professionnelles de baseball – et rien n'a changé depuis. Mais il y avait en eux quelque chose de *spécial*, une sorte de magie populiste qui les mettait à part et gagnait le cœur de leurs supporters. La magie disparut avec leur transfert à Los Angeles, elle s'évapora sous le chaud soleil de Californie, ils eurent des joueurs bronzés et des supporters qui ne l'étaient pas moins. Ce fut une bonne équipe, parfois brillante, mais elle ne ferait plus jamais entrer sur le terrain des Duke Snider, Carl Furillo, Ed Stanky ou Pee Wee Reese. Et elle n'aurait plus jamais des supporters comme les « Fans de Flatbush » (c'était à Flatbush, un quartier de Brooklyn, que se trouvait le stade d'Ebbets Field, indissociable de la légende des Dodgers) qui pouvaient hurler comme un seul homme, si fort que les vitres des maisons voisines en tremblaient, et faire preuve d'une invention verbale étonnante – quand par exemple, dominant de sa voix les vociférations du stade, un dandy de Flatbush se levait et conseillait élégamment au lanceur de « foutre sa balle dans l'oreille de ce connard » (il s'agissait de mon cher DiMaggio). Cette équipe-là a disparu, et avec elle tous les joueurs flamboyants et leurs supporters en folie.

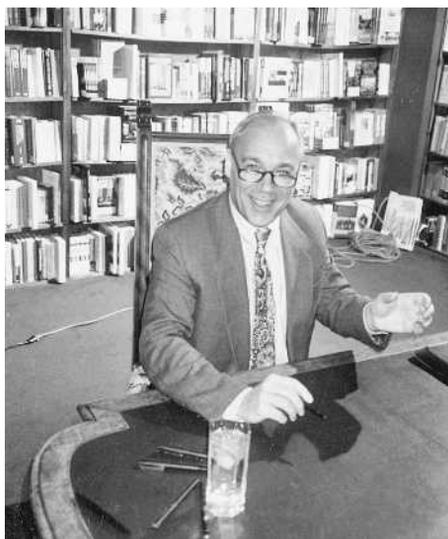
Je me tiens toujours au courant de ce qui se passe, je lis la page sportive de l'*International Herald Tribune*. Quand je suis aux États-Unis je regarde le baseball à la télévision. Mais c'est un autre jeu. Aujourd'hui, les joueurs mettent des gants spéciaux avant de prendre la batte en main ; ils ont des casques de lanceur et des casques de receveur, et ils jouent, quelle

décadence, non plus sur de l'herbe mais sur un truc artificiel appelé AstroTurf. Il n'y a d'ailleurs pratiquement plus de vrai gazon dans les stades : aujourd'hui c'est presque considéré comme une anomalie.

Bien sûr, le sport progresse. Les équipes de basket-ball actuelles, celles de l'Association nationale, vaincraient les équipes d'alors les doigts dans le nez. Même chose pour le football. Mais le baseball ? Il me semble que jadis ce jeu exigeait de ses athlètes plus d'habileté et plus de force. Vous pensez que c'est l'âge, la nostalgie qui parlent ? Pas du tout ! Je suis persuadé que mon équipe d'alors, avec, bien sûr, DiMaggio à sa tête, battrait toutes celles d'aujourd'hui à plates coutures.

*

Quand ce livre sortit aux USA on m'envoya faire une tournée de promotion. Aux frais de l'éditeur, l'auteur visite plusieurs villes, passe à la radio et à la télévision, donne des interviews aux journaux, rencontre des lecteurs potentiels dans les librairies. C'est ainsi que je me suis retrouvé à San Francisco.



Denver, Colorado, 1990.
Je fais la tournée promotionnelle
de mon livre.



Phil Donahue présente mon livre
durant une émission, ce qui a largement contribué
à en faire un best-seller. 1990.